(N° 171). — 4e ANNEE, N° 35. 1 FRANC MERCREDI 11 OCTOBRE 1933

52-250-1

le ROUGE et le NOIR

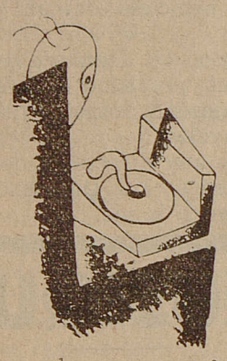
hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique . . . . . 45 frs.
Congo. . . . . 60 frs.
Etranger. . . . . 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

Réclame non payée

Achetez belge!



Vous ne le savez peut-être pas, mais nous sommes dans la semaine de l'industrie nationale. C'est l'**Innovation** qui vient d'en décider ainsi. En quoi, d'ailleurs, elle n'innove rien du tout. Depuis toujours, certains commerçants, las de miser sur la couleur unique de l'or, jouent sur les trois couleurs. Ainsi ils multiplient leurs chances. Ils vous peignent tout en noir-jaune-rouge et ils s'écrient : Achetez belge !

Achetez belge !

Il va de soi que dans cette proposition, c'est le premier terme seul qui les intéresse : Achetez ! Et que s'ils avaient le moindre souci de la rhétorique, ils formuleraient leur impératif sans oublier la virgule : Achetez, belges ! Cela gagnerait en clarté, si pas en efficience.

Mais les dieux du commerce et de la publicité en ont décidé tout autrement. Ne les chicanons pas. Suivons-les sur le terrain qu'ils nous proposent.

***

A cet effet, je vous engage vivement à vous rendre (avant samedi : parce que, si Belge qu'on soit, une semaine nationale ne compte pas plus de jours qu'une semaine ordinaire) à vous rendre, disais-je, dans les locaux de ce grand patriote belge qu'est M. Bernheim.

Dès le seuil vous serez accueilli par des drapeaux. On en a mis partout : à même les marchandises, tout autour des comptoirs et dans les lavabos. Il n'est pas jusqu'aux vendeuses et vendeurs qui ne subissent le pénible honneur d'avoir à arborer sur le sein gauche une cocarde tricolore. Enfin, pour le même prix, la caisse enregistreuse vous gratifie d'une « Brabançonne ».

Cela s'appelle la « Foire des produits belges » et je m'étonne que le roi, notre sire, n'ait point daigné l'inaugurer.

***

Ainsi, apparemment, tout ce qu'on vous offre ici est belge : le crêpe de Chine et le tissu écossais, les chemises américaines et l'eau de Cologne, le saucisson de Boulogne et les bananes Fyffes, la cretonne normande et les tapis mourzoucks !

De grandes maximes dominent tout ça :

Nous menons une énergique propagande en faveur de l'Industrie Nationale !

Par un effort patriotique, assurez l'avenir du Pays !

M. de Broqueville ne dirait pas mieux.

C'est pourquoi, désireux d'apporter ma pierre à l'édifice national, sous la forme de quelques belgas dans l'escarcelle de M. Bernheim, j'ambitionnais de faire un petit achat. Hélas ! les trois expériences auxquelles je me suis livré n'ont pas été heureuses.

Primo : au rayon de la coutellerie, conscient de l'excellence des lames de Gembloux, j'allais acheter quelques couteaux (en prévision du Grand Soir) quand, y regardant d'un peu près, j'acquis la certitude qu'il s'agissait d'articles fabriqués à Paris.

Secundo : une cuisinière à gaz parfaite de lignes et de commodités me révéla soudain la firme que voici : Junker und Ruh.

Tertio : une boîte de couleurs (de quoi peindre, moi aussi, des tableaux tricolores) portait outrageusement une étiquette : Talens en Zoon.

Soit, au cours d'un rapide périple dans cette foire aux produits belges, trois découvertes bien pénibles au cœur du patriote ardent que j'aurais pu être : des couteaux français ; une cuisinière allemande et des couleurs hollandaises.

Le tout battant pavillon belge !

***

Lors, j'ai cessé mes démarches, me souvenant que l'an dernier déjà, en une parade de ce genre, un des lecteurs de ce journal avait découvert, enfouie dans une paire de galoches, un bulletin de fabrication de provenance soviétique. Et j'emportai l'assurance que le patriotisme commercial est une des mille formes du bourrage de crânes, tout comme les autres méprisable.

C'est au nom du patriotisme qu'on fait verser le sang. En son nom qu'on vous réclame de l'or. En son nom qu'on subit la misère.

La misère est noire. L'or est jaune. Le sang est rouge.

Aussi nos trois couleurs sont si cruellement symboliques qu'il serait peut-être sage de les agiter moins.

Pierre FONTAINE.

La Ligue Anti-Guerre à Bruxelles

FREIHEIT !

Nous crions : Non !
Nous ne marchons plus !
Brisez les fusils.

Devant nous, défilaient en ce dimanche, les chemises bleues de la Section Flamande de la Ligue Internationale Socialiste Anti-Guerre. Trois mille hommes, trois mille militants qui ont fait le serment de lutter contre la guerre et le fascisme. Pas des membres, comprenez bien, pas des manifestants qui tout à l'heure, fiers d'avoir marché en cortège derrière une fanfare, estimeront en avoir fait assez pour cette année. Des militants pour qui chaque jour que compte la semaine est un combat, pour qui, désormais, l'existence est partagée entre le travail à l'atelier et le travail de propagande de la Ligue...

Ils traversaient la capitale chantant avec fougue leur chant de combat :

Camarade! voici la Ligue!
Nous sommes prêts;
Nous ne périrons pas...

Et tandis qu'ainsi ils allaient, chantant et marchant par rangs de quatre, je les observais ces rudes garçons dont certains venaient d'abattre 150 kilomètres à vélo afin d'assister à ce rassemblement à Bruxelles. Briquetiers de Boom, dockers d'Anvers, tisserands de Gand, tous ouvriers aux mains calleuses, ils avançaient avec dans le regard, avec dans l'attitude, avec dans ce pas sûr et volontaire, une ardeur, une confiance que je n'ai que trop rarement rencontrées.

On ne marchait plus ainsi depuis longtemps derrière un drapeau rouge !

Je les ai vu marcher, prêts à affronter les pelotons d'exécution si on leur commandait le crime, prêts à foncer sur l'adversaire fasciste qui voudrait asservir leur classe.

Ces gens, ces humbles, ces primaires, quelle leçon ne donnaient-ils aux timorés de la politique, aux sceptiques et aux décavés qui désespèrent du peuple.

J'ai assisté à des manifestations bien plus nombreuses, nulle ne me laissa jamais semblable impression de dure volonté, d'enthousiasme réfléchi. Il y avait ici une chose que depuis longtemps je n'avais plus trouvé dans une manifestation : la foi.

La foi qui leur donnait cette assurance et dégageait cette impression de force. Croyez-moi, ils ne désespéraient pas ceux-là, ils ne disaient pas : il y aura toujours la guerre, ils ne se lamentaient plus devant l'audace fasciste... Rudes et confiants, ils défilaient en ordre de bataille, prêts à vaincre la guerre, à se mesurer avec le fascisme. Telle est leur belle réplique aux prophètes du grand naufrage.

A l'heure où les savants théoriciens parlent d'un recul nécessaire du socialisme, d'un repli stratégique et de tactique de prudente défensive, n'est-ce de cette masse que jaillissait la claire réponse : « Une seule tactique possible : Suivez-nous ! »

Je vous le dis, ce n'étaient que trois mille hommes, chemise bleue, cravate rouge, besace au dos. Mais c'était bien plus que cela. C'était l'annonce d'un nouvel esprit, d'une foi retrouvée, d'un nouveau socialisme conquis dans la bataille et non pas dans les urnes électorales ou les conseils d'administration.

M. Z.

EPITRE

familière mais respectueuse à MM. les speakers de T.S.F. de langue française

Messieurs,

Il n'y a guère, certains de vous, Messieurs, donnaient à rire à leurs auditeurs grâce à leur accent. On entendait les notes rocailleuses et rauques du flamand, le chantonnement wallon, le grasseyement du Parisien, les rancités de la Suisse allémanique, que sais-je encore? Mais, piqués par quelques railleries de gazettiers, vous vous corrigeâtes de ces intonations et d'aucuns d'entre vous sollicitèrent des leçons des maîtres les plus écoutés de la diction classique telle qu'on l'enseigne au Conservatoire du Faubourg Poissonnière.

Si bien qu'aujourd'hui, votre audition est un régal de bien dire. Plus une inflexion, plus un accent tonique ne vous échappent. C'est une vraie bénédiction. A vous entendre, on croit voir la belle calligraphie moulée en ronde, d'un sergent-major rengagé. Vous détachez les syllabes, vous dites Bavière, frontière. Vous raffinez et feu M. Got, de la Comédie-Française, vous envierait s'il jouissait encore de la faculté d'être envieux.

Mais voici qu'à vouloir le mieux, vous atteignez au pire. Non point en français dans lequel vous excellez, mais dans les langues étrangères. Vous avez jugé élégant et sans doute désirez-vous nous faire part de vos connaissances polyglottes. La mode se propage chez nous de prononcer les mots et noms propres étrangers selon les règles de la prononciation originale de ces mots, du moins vous y tendez sans y parvenir, souvent.

En confidence, je vous dirai que je connais des Anglais qui rigolent doucement des efforts méritoires que vous accomplissez pour dire : Leicester, Piccadilly, Birmingham, etc.

Messieurs, les malheureux « piqués » de la radio endurent déjà, sans vous, mille tourments que je ne veux point vous énumérer. N'en n'ajoutez pas, s'il vous plaît. N'oubliez pas que vos auditeurs ne sont point tous d'anciens élèves de Berlitz et que, pour la plupart, ils ne connaissent les noms étrangers que selon leur aspect orthographique et qu'ils les prononcent à la mode de chez nous.

Votre journal parlé devient trop souvent un jeu de casse-tête chinois. Nous connaissons bien davantage Sir John Simon que Sir John Sayemann.

Si vous m'annoncez une catastrophe dans l'Etat d'Ohayio, je me demande immédiatement où se trouve ce pays mystérieux. Je connais fort bien (de réputation) l'Ohio et ne dois pas chercher sa position géographique.

Comme il me faut confesser mon ignorance complète de la langue tchécoslovaque, mon entendement a été profondément perturbé quand j'ai appris l'existence du musicien Dvorjak. Je connaissais Dvorak, mais j'ai remarqué que Dvorak et Dvorjak avaient composé des œuvres portant les mêmes titres. Cela m'a coûté du travail.

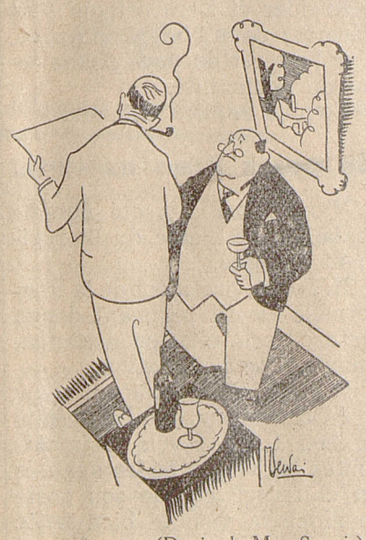
Par contre, est-ce aussi le souci de l'exacte prononciation française qui a incité certains d'entre vous à nous parler de M. Pierre Cott' et de Villeneuve-sur-Lott'?

Il n'est, pour vous rendre compte du bien-fondé de mes remarques, que d'écouter vos collègues étrangers s'essayer à prononcer à la française les titres d'œuvres musicales françaises.

Vous devez faire le même effet aux auditeurs anglais, néerlandais ou allemands et, pour un auditeur britannique qui apprécie votre façon de dire, il y en a un demi-million par ici qui préfèreront vous entendre parler de lord Salisbury comme nous l'écrivons et non comme les Anglais 100 % le prononcent.

Jean DESS.

L'œil de Moscou



(Dessin de Max Servais)

— Ne trouvez-vous pas étrange cette maladie de Herriot, précisément à son retour d'U.R.S.S. ??

L'incendie du Reichstag

Van der Lubbe est-il ou non un provocateur ?

Le rôle de la commission d'enquête de Londres

La semaine dernière, à cette place, nous avons publié un article d'Ernestan qui a provoqué de vives polémiques. En réponse à cet article, nous sommes heureux de publier aujourd'hui une lettre de l'avocat Pierre Vermeylen, membre de la Commission internationale d'enquête de Londres, et un article de Nirolis, un confrère qui a vécu de près les événements d'Allemagne.

D'autre part, pour ne pas prolonger outre mesure cette controverse dans le journal, nous avons offert à Ernestan, qui a accepté, de défendre sa thèse mercredi prochain à notre tribune au cours du grand débat que nous organisons sur « Le procès des incendiaires du Reichstag », débat auquel prendront part également MM. Pierre Vermeylen et Paul-Henri Spaak.

L'avis de Pierre Vermeylen

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article paru dans le numéro du 4 octobre du *Rouge et Noir*, sous le titre : « Van der Lubbe n'est pas un provocateur », et signé Ernestan.

En ma qualité de membre belge de la Commission d'enquête sur l'incendie du Reichstag, je ne discuterai pas les conceptions d'Ernestan concernant l'acte de Van der Lubbe.

Je ne songe pas non plus à défendre la Commission, lorsque Ernestan critique sa publicité tapageuse et l'atmosphère de meeting de ses séances. Ce sont là des appréciations dictées surtout par des sentiments.

Mais je crois indispensable de rectifier les erreurs commises par l'auteur de l'article, erreurs qui ne peuvent s'expliquer autrement que par le fait qu'il s'est laissé emporter par la passion, sans avoir l'élémentaire sagesse de consulter les documents officiels publiés par la presse.

Ernestan parle d'un tribunal. Je rappelle que la Commission d'enquête a déclaré dès le début qu'elle entendait uniquement réunir des documents qui, pour des raisons diverses, pouvaient faire défaut au cours des débats de Leipzig, et recueillir des témoignages qui n'auraient pu être librement reçus sur le territoire du Reich. Elle a toujours insisté sur le caractère fragmentaire de sa documentation et par conséquent aussi sur le caractère provisoire et partiel de ses conclusions.

L'intention de la Commission était d'empêcher que certains faits importants puissent être ignorés au cours des débats de Leipzig, pour quelque raison ou sous quelque prétexte que ce soit; il fallait donc donner à l'enquête une suffisante publicité pour que l'opinion mondiale puisse ratifier et soutenir les conclusions qui seraient formulées par la Commission.

Il est facilement compréhensible que certains témoins aient déposé sans donner leur nom, et que d'autres aient été entendus au cours de séances à huis-clos. Pour chacun d'entre eux les membres de la Commission affirment, sous leur responsabilité personnelle, avoir vérifié leur identité et s'être assurés de leur parfaite honorabilité.

Aucun témoin ne s'est présenté avec un masque...

(Suite en page 6.)

Lire également
EN PAGE 6 :
REPONSE A ERNESTAN
par NIROLIS

Entrevue avec

P.-H. SPAAK

« Nous avons raison »
« Il nous faut aussi être victorieux »

La première partie de cet interview, publiée dans notre précédent numéro, contenait les déclarations du député Paul-Henri Spaak quant à la réorganisation intérieure du Parti Ouvrier Belge et à une modification radicale de sa ligne politique. Modification imposée par la constatation que « l'ère du réformisme est close » parce que le régime capitaliste est arrivé à la limite de résistance où il lui devient impossible d'accorder de nouvelles concessions à la classe ouvrière.

— Au cours de votre intervention à la Fédération Bruxelloise du P. O. B., vous avez également abordé le problème des classes moyennes ; problème que l'actualité pose avec une telle acuité que la plus lourde erreur serait de ne pas s'en préoccuper ou de n'y apporter une solution satisfaisante...

— *C'est juste, l'indifférence, ici, serait inexcusable. Partout, nous avons vu le fascisme se servir des classes moyennes. L'exemple typique est celui de l'Allemagne où le programme nazi visait avant tout à plaire à la foule d'intellectuels, artisans et petits commerçants ruinés par la crise.*

Pour nous, il s'agit encore une fois de ne pas apporter que des formules toutes faites. Cette question des classes moyennes est un problème crucial pour l'avenir du socialisme et de la démocratie. Si nous n'ap-

portons une réponse exempte d'équivoque à ces gens qui attendent de nous des propositions nettes et claires, il est certain que demain nous les rencontrerons comme adversaires

Nous devons convaincre ces intellectuels, ces artisans et ces commerçants de ce que leur sort est lié à celui de la classe ouvrière; surtout, il faut leur démontrer que ce que nous leur promettons nous sommes décidés à le réaliser et à le réaliser tout de suite, qu'avec eux nous souffrons d'un régime, qu'avec eux nous voulons lutter pour l'abattre.

— Comment le leur prouveriez-vous mieux qu'en faisant vôtres certaines revendications des classes moyennes? Pensez-vous qu'il soit possible de les inclure dans un programme socialiste-révolutionnaire?

— *Très sincèrement, je le crois. Des exemples historiques, les leçons multiples de la révolution russe, nous font croire qu'avant d'arriver à la réalisation d'une société reposant sur des bases intégralement socialistes, il sera probablement nécessaire de connaître des phases transitoires, de réaliser ce que nous pourrions appeler l'*Etat intermédiaire.

Au sein d'un tel Etat, il y a place pour les classes moyennes. Une question semblable ne s'est-elle posée lors de la prise du pouvoir par les bolcheviks? Toute leur politique ne s'est-elle appliquée à ménager la paysannerie?

— Au sein de votre propre parti, certains représentants de la droite ont fait la récente découverte de l'existence des classes moyennes. Eux aussi cherchent des solutions. Qu'est-ce qui vous différencie d'eux quand vous abordez cette question?

— *Le fait qu'ici encore ils espèrent aboutir par une politique réformiste dans laquelle j'ai perdu confiance. Pas plus aux classes moyennes qu'au prolétariat, le régime capitaliste ne peut assurer de nouveaux avantages*

La politique de conciliation et de promesses sans fondement ne peut également qu'échouer sur cette question.

Il faut dire aux classes moyennes comme aux ouvriers: vous n'avez plus rien à espérer de ce régime, si ce n'est la guerre et la misère; seule une transformation décisive vous sauvera.

— Transformation décisive?

— *C'est-à-dire révolution, révolution réaliste. Quand la classe ouvrière unie aux classes moyennes aura mis la main sur le crédit, le commerce extérieur, les industries de base, les transports, quand ils auront mis fin à cette domination qu'exercent la haute finance et les trusts sur la nation, il sera possible de donner satisfaction à tous. Voilà ce qu'il faut affirmer! Je crains que tout le reste soit duperie.*

— Votre position à l'égard des classes moyennes ainsi précisée, j'aimerais que vous me disiez quelques mots quant à ce « néo-socialisme » défendu par Renaudel, Déat, Marquet et Cº qui, eux aussi, prétendent rénover le socialisme...

— *Ces hommes ont eu un mérite qu'il faut reconnaître: c'est de poser la question de l'Etat intermédiaire et des classes moyennes. Quant à leur doctrine même, si cela peut s'appeler une doctrine, elle est infiniment dangereuse. Quand ils parlent de repli sur le terrain national ou de socialisme réalisé dans le cadre national, nous savons à quoi nous en tenir à cet égard. Le socialisme ainsi compris mène droit à sa caricature, le national-socialisme.*

Quant aux classes moyennes, espèrent-ils leur donner satisfaction en s'alliant à leurs soi-disant représentants les radicaux et radicaux-socialistes qui, sur toutes les questions politiques importantes, furent les alliés du grand capitalisme?

A un tel « bloc des gauches » que pourrait gagner la classe ouvrière?

— Est-il exact que pas mal de chefs du Parti Ouvrier Belge pourraient à très juste titre se réclamer de ce « néo-socialisme » et que certains y adhèrent même ouvertement?

— *C'est évidemment immanquable. Cette sauce nationale ajoutée au mets socialiste ne peut que plaire à certains de mes amis du Parti qui, durant les années de guerre, ont accumulé des réserves inouïes de patriotisme. D'autre part, eux aussi, répriment depuis si longtemps des désirs collaborationnistes qu'ils ne leur déplairait pas de collaborer, pour se donner l'illusion de l'action.*

— Votre intervention à la Fédération bruxelloise du P. O. B. contenait également certaines critiques à l'égard du régime parlementaire tel qu'il existe en Belgique...

— *En effet. Il est incontestable que la machine parlementaire fonctionne mal, que le Sénat qui pouvait d'un point de vue bourgeois trouver sa justification dans un régime censitaire fait actuellement double emploi et n'a plus ses raisons d'être.*

— Vous parliez encore, au cours de cette intervention, de son remplacement par une Chambre corporative... Cette formule corporative, employée par les pays fascistes, usitée par vous, a fait, je le sais, frémir vos meilleurs amis...

— *Ils ont eu tort de frémir. J'entendais simplement dire ceci: Que devant l'offensive qui se mène actuellement contre le régime parlementaire naus aurions tort de jouer un rôle passif ou de prendre la défense d'organismes surannés dont nous connaissons tous les défauts et que nous ne défendons que parce que nous obéissons à l'esprit traditionnel le plus pernicieux. Ici encore nous devons pouvoir répondre aux attaques de nos adversaires autrement que par une prudente défensive.*

J'ai lancé l'idée non d'un Etat ou d'un parlement corporatif mais d'une Chambre qui pourrait être constituée sur la base du métier ou de la profession. Dans mon esprit cette Chambre, pourrait rendre de très grands services au point de vue législatif, mais j'ajoute que la coordination des lois et le contrôle de l'activité générale du pays, doit toujours, à mon avis, appartenir à une assemblée élue par le S. U.

Il n'y a entre un pareil système et celui des corporations fascistes aucune comparaison possible.

— En effet, aucune relation...

— *Pas plus qu'il n'y a de similitude entre l'idéologie fasciste et socialiste, cela je vous demande de le proclamer à un moment où la confusion risque d'entrer dans tous les esprits.*

Le fascisme entend créer un Etat fort pour soumettre, pour opprimer l'individu. Le socialisme lui aussi désire un Etat fort, mais afin de libérer l'individu. Répétons-le sans cesse, le socialisme constitue une étape décisive, non seulement dans la voie de l'égalité sociale, mais aussi dans la voie de la liberté.

Le facisme reste notre plus grand ennemi. C'est pourquoi nous entendons lui casser les reins, tant qu'il en est encore temps.

Ma conviction c'est que nous n'y réussirons qu'en modifiant l'organisation et la politique du P. O. B. dans le sens que je vous ai indiqué. Nous n'y réussirons, qu'en nous plantant courageusement devant les réalités qui nous menacent et en les abordant l'esprit dépouillé de toutes théories fumeuses.

Le moment est venu d'être « terriblement pratique ».

Nous avons raison, il nous faut aussi être victorieux.

Mil ZANKIN.

NEO-SOCIALISME

— Ce Marx, comme nous l'avons dépassé...

(Dessin de de Frenkel.)

Logique de "grand canard"

Voici ce qu'on a pu lire :

« Un petit canard, qui est le moniteur de l'esprit défaitiste en Belgique et qui ne commence à accorder son estime aux gens que lorsqu'ils lui ont déclaré qu'ils sont bien décidés à ne jamais se battre, quoi qu'il arrive ou qu'il advienne, comme dit le bon M. Scribe, rend compte d'un meeting révolutionnaire qui s'est tenu à la Salle Wagram, à Paris. Il y vante, pour l'opposer à la conduite d'Einstein se réfugiant en Angleterre, l'attitude « calme et crâne d'un Moro-Giafferi qui, ayant reçu des lettres de menaces, s'est borné à déclarer :

— Qu'ils sachent seulemeent que j'appartiens à une race qui venge ses morts.

Tiens! Tiens« Mais c'est tout le problème de la guerre qui se dresse ici. »

Le « petit canard », vous l'avez deviné, c'est nous. Il se fait «moucher» sur ce ton-là, au long de trois quarts de colonne, par son frère, le grand canard qui a nom « La Gazette », l'important quotidien aux lecteurs innombrables. Et le grand canard, qui se croit obligé de se comporter d'abord comme la grenouille du fabuliste, donne une leçon de logique au petit canard, lequel, en tant que riverain bien élevé de la mare aux journaux, remercie poliment son frère raisonnable, sentencieux et de toute évidence, dialecticien émérite.

Pourtant, le petit canard se permet de riposter très respectueusement :

— Frère logique, tu te mets la patte dans l'œil jusque là. Suis-je bien, comme tu le dis, décidé à ne jamais me battre ? Ouais, mon frère ! Dieu m'a fait, au contraire ardent et combattif, tout canard que je suis. Seulement, je veux me battre pour ce qui en vaut la peine. Bats-toi pour sir Basil Zaharoff ou autres munitionnaires, si bon te semble. Nous, nous battrons pour des causes plus nobles, et le jour où, par exemple, la révolution viendra solliciter nos forces, sois sûr que, nous aussi, nous saurons «venger nos morts».

D'accord, grand canard, ô logicien ?

Le diable nous écrit...

Il annonce des révélations pour mercredi prochain

Cette affaire devient de plus en plus troublante. Ayant publié, ici-même, un portrait de M. Amédée le Diable, voici que ce dernier nous écrit.

D'autre part la personne qui a eu les apparitions nous permet d'informer nos lecteurs que c'est pour le mardi 17 octobre que le Diable a promis de lui faire des révélations. Nous serons donc en mesure de publier dans notre prochain numéro les *révélations sensationnelles du Diable de Bruxelles.*

Dès à présent nous pouvons signaler qu'il est pas mal de gens qui ne sont pas trop à leur aise...

Monsieur le Directeur,

Mon nom ayant été cité dans votre journal — et cela d'une manière insupportable — je me permets cette rectification à laquelle vous me ferez l'honneur de ne pas faillir.

Il est bien vrai que j'ai rencontré ce Monsieur, votre correspondant, et que j'ai entretenu avec lui quelques vagues relations d'affaires, mais c'est tout.

Cependant, je m'élève contre l'usage licencieux qu'il fait, aujourd'hui, de nos conversations. Son foie secrète des humeurs malsaines qui l'excitent et le grisent; il cherche à vous abuser sur le véritable contenu de ma nature et je proteste, surtout, contre l'extension fallacieuse et malveillante qu'il donne — à l'encontre même du simple bon sens — au texte de ma carte de visite.

Je suis correct, moi, Monsieur. Je suis un citoyen honnête et respectueux de l'ordre, avant tout. Je suis en règle avec tous mes devoirs civils et militaires, et je salue le drapeau de mon pays. Tous mes clients, mes amis, mes élèves et mes nombreux employés et ouvriers pourront en attester : rien dans ma vie ne fut jamais contraire à la stricte honnêteté.

Votre correspondant veut m'attribuer, si j'ai bien compris, un caractère astucieux; il veut jeter le discrédit sur mes affaires en leur assignant certaines conséquences... comment dirais-je, occultes. C'est ridicule, Monsieur, pour qui me connait. En toutes circonstances, je ne déteste rien plus que l'excès. L'honnêteté, voua ma ligne de conduite. Je laisse à d'autres l'honneur, à ceux précisément qui ne savent pas realiser l'honnêteté. La justice, Monsieur, mais la justice c'est l'expression même du droit et tous les bons citoyens la sauvegardent. La beauté — encore un grand mot — mais la beauté c'est un soupçon qu'inventèrent tous ceux qui se trouvent, par tare congénitale, réfractaires à toutes les choses agréables et charmantes de la vie. La bonté, je crache sur cette excuse odieuse des dévoyés, des sots et des imprévoyants qui désespèrent et ricanent parce qu'ils ne pourront pratiquer, jamais, la douce philanthropie. La vérité, mais voyons, la vérité c'est l'évidence, c'est vous et c'est moi, c'est le tien et le mien, c'est une chose et c'est une autre, c'est l'outil et c'est la manière de s'en servir, c'est le poison et c'est le médicament, c'est le prône et c'est la doctrine. L'amour, eh! bien, l'amour c'est un bacille, ça fermente, ça pullule, ça cause de la fièvre et du désordre mais ça se guérit par son antidote : l'intelligence.

L'intelligence, Monsieur, l'intelligence, voilà, tout est là. C'est par l'intelligence seule que l'on peut s'aborder et se quitter en bons termes. Et l'intelligence c'est la mesure, la juste mesure, le don latin comme l'enseignait mon professeur d'histoire et de littérature. Savoir prendre et donner avec mesure. Echanger mesure pour mesure. Savoir évaluer toutes choses et chacun à leur juste mesure. Eviter autant que possible de donner une mesure pour rien. Ne pas danser sur une fausse mesure. Boire et manger et tout dans la mesure des convenances. Savoir prendre la mesure juste de votre partisan et celle de votre adversaire. Ne jamais s'abandonner sans mesure à quoi que ce soit Et, surtout, ne jamais confondre la mesure et l'art de mesurer

Voilà, Monsieur, ma doctrine. Vous le voyez, c'est celle de l'honnêteté, de l'humble bon sens. Si je la répète ici — un peu longuement et je m'en excuse — ce n'est pas seulement pour la honte et la confusion de quelque méprisable détracteur, mais, surtout, pour l'édification de nos concitoyens, foncièrement probes, je le proclame, mais très mal informés.

Veuillez agréer avec bienveillance, Monsieur, la signature de votre serviteur éventuel,

Amédée LE DIABLE.

M. Daladier est un original

Pierre Cot à Herriot : « Ça fait le malin et ça n'a même pas été en U.R.S.S.

(Dessin de Léo Campion.)

Ne coupez pas

L'attenta contre M. Dollfuss: « On a arrêté le compère de Dertil, et aussi le négociant qui a vendu le revolver ». *(Les journaux.)*

Pourquoi pas, tant qu'on y est, le directeur de la fabrique d'armes?

Comme ça, sur les trois, on serait au moins sûr qu'il y a une crapule en prison...

ooo

L'auteur de l'attentat serait national-socialiste.

C'est bien ce que nous pensions : encore un agitateur communiste.

ooo

De Genève: « A la conférence du désarmement, la délégation allemande cherche une fois de plus à gagner du temps ». *(Le Soir).*

Hé! hé! c'est toujours ça!

ooo

A bord du *Jeanne d'Arc*, M. Sarraut proclame la nécessité de maintenir intactes nos forces navales.

Avis aux directeurs de théâtre genre M. Dufresne, qui tiennent à la vie.

MUSIQUE

A LA MONNAIE

LE PRINCE IGOR

Les opéras russes conservent une étonnante vitalité : leur couleur musicale ne perd rien de son éclat malgré le temps. Certaines scènes du *Prince Igor* écrites autrefois pour décider du succès semblent aujourd'hui vaines et banales, mais le souffle puissant de l'œuvre entière balaye ces scories. L'œuvre de Borodine reste une pièce maîtresse du répertoire russe, et on oublie volontiers le style romance de la cavatine du ténor et les échos des *deux grenadiers* de Schumann dans l'air d'Igor, pour sa vie intense et la coloration savoureuse du reste de la partition dont la bigarure épisodique rappelle le cinéma plus encore que le théâtre

Mme Caro et M. Resnik firent d'excellents débuts dans cet opéra qui était dirigé par M. Corneil de Thoran et dont la mise en scène avait été particulièrement soignée.

LAKMÉ

Mlle Baritza débuta dans l'opéra-comique de Delibes. Elle interpréta d'une voix agréable et joua sans trop d'inexpérience le rôle conventionnel de la jeune Indoue.

CONCERT

Un concert précédé d'une excellente conférence de M. Jean Groffier a été consacré à l'exécution de quelques œuvres de M. Gaston Knosp. Ce musicien, qui est un grand voyageur, s'inspire tout particulièrement de l'Extrême-Orient où il a vécu. Il fit de longs séjours aux Indes, en Annam, au Japon et rapporta de ces pays des impressions extrêmement colorées qu'il exprime musicalement dans une forme souple et chatoyante assez proche des modes authentiquement asiatiques. Il traduit l'âme de ces régions avec simplicité, se gardant bien d'employer les procédés qui font « oriental ».

J. WETERINGS.

SPA MONOPOLE

Source de la Reine

DISQUE ROUGE

C'est l'alimentation, l'excès de travail, les tracas, en un mot la vie elle-même, qui encrassent nos organes.

L'Eau de la Reine — non gazeuse — prise à jeun et aux repas, les nettoie, les remet en bon état de fonctionnement et les empêche de vieillir.

DE DEUX CHOSES L'UNE

N'objectez rien !

M. Victor de Laveleye consacre dans la tribune libre du *Soir* un article aux objecteurs de conscience.

Quand M. de Laveleye parle des objecteurs de conscience, il ne parle pas *des anarchistes qui veulent saboter l'Etat,* quoique plus loin, il estime que seuls sont logiques les objecteurs antiparlementaires. Il ne parle pas non plus des séparatistes flamands, ni « de vulgaires imposteurs qui espèrent se faire plaindre... et subventionner ».

Belle imposture, en vérité, que d'aller en prison pendant des mois y effectuer un travail obligatoire rapportant presque cent francs par mois, à raison de dix heures par jour!...

L'opinion résumée de M. de Laveleye est que les objecteurs de conscience font le plus grand tort à la cause de la paix.

Beaucoup plus de tort sans doute que M. Schneider ou M. Zaharoff. Et qu'il faut les punir (les objecteurs, pas MM. Schneider et Zararoff qui sont décorés) dans l'intérêt du pays. Car l'intérêt du pays prime celui de l'humanité.

Comme de bien entendu.

Un geste bien national

Manneken-Pis a été nommé soldat de 1re classe du 9e régiment de ligne.

M. Sohet, président de la Fraternelle du dit régiment donna lecture de la citation accompagnant cette nomination.

Il y est dit notamment :

« Considérant que l'efficacité de son tir a révélé à jamais toutes les vertus et les qualités du chiffre 9 et que son geste implique la volonté bien nette de rester fidèle aux traditions du 9e. »

Que ce noble geste fût une habitude chez MM. les militaires nous le savions...

Mais c'est plus, puisqu'il paraît que c'est une tradition.

Plus loin, il est déclaré que Manneken-Pis « a bien mérité de la Patrie et plus particulièrement du 9e régiment de ligne ».

Pour ce qui est de la patrie, nous voulons bien, mais pourquoi plus particulièrement du 9e régiment de ligne?

Business

Le *Matin*, d'Anvers, signale que régulièrement sont amenées dans de petits villages situés sur les rives du Bas-Escaut des caisses de munitions et de grenades à main. Là, elles sont chargées sur un vapeur allemand...

Tiens! Tiens!...

Si nous allions faire un petit tour à Herstal?

Et si la Sûreté qui n'a pas de pacifistes à expulser en ce moment y allait également?

Pour faire suite

Il n'y a d'ailleurs pas de quoi nous surprendre. Il y a un an les troupes de choc d'Hitler ont été armées par les armuriers d'Herstal. Il y a quelque temps, Paul Faure dénonçait à la Chambre française, des fournitures de poudres faites par Schneider à l'Allemagne.

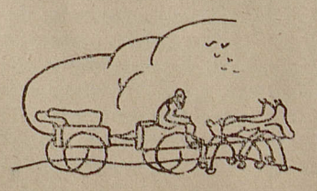
Le « bedit gommerce » continue.

Rendez-vous compte

L'accent de nos speakers préoccupe fort notre ami Jean Dess dont vous avez lu l'article en première page.

Nos speakers doivent-ils franciser les mots anglais ou les prononcer à l'anglaise ? That is the question !

Le mieux sera de vous rendre compte par vous même en vous mettant à l'écoute. Mais munissez-vous d'un bon poste. Ce pour quoi nous ne pourrions trop vous recommander de vous adresser au spécialiste : Radio-Foch, avenue Maréchal Foch, 96, à Schaerbeek.



Galerie Losange

19, RUE DU PÉPIN (Porte de Namur)

EXPOSITION

groupant :

R. Dufy, Utrillo, Derain, Salkin, M. Stobbaerts, Delvaux, Milo, R. V. Ginderael, Etc.

Organisation d'Expositions

AU DELA DU FAIT DIVERS

Le crime des Sœurs Papin

Sorties tout armées d'un chant de Maldoror... Paul ELUARD.
« Je cherchais à trouver quelque chose... » Christine PAPIN.

Le 2 février de cette année, dans la petite ville du Mans, dans la Sarthe, deux servantes, les sœurs Christine et Léa Papin, assassinaient leurs patronnes, Mme Lancelin et sa fille.

Le 29 septembre, le jury de la Sarthe les condamnent, l'aînée à la peine de mort, la seconde à dix ans de travaux forcés.

Cela paraît simple, net, sans discussion possible.

Je voudrais essayer de montrer pourquoi il n'en est rien, — pourquoi ce verdict est une énormité, et qui condamne d'abord ceux, aliénistes et juges, qui le prononcent.

* * *

Les sœurs Papin furent élevées au couvent du Mans. Mises là par des parents qui ne surent qu'elles existaient que pour leur réclamer, plus tard, une partie de leurs gages, elles nourrirent un instant le projet de prendre le voile. Les parents, alors, intervinrent pour les retirer du couvent, et les placer comme bonnes à tout faire chez Mme Lancelin.

Servantes parfaites, elles ne sortaient jamais, employant leurs loisirs à la confection d'interminables,d'inutiles trousseaux (on a trouvé, dans leur chambre, trois malles bourrées de vêtements de travail). *Elles avaient réuni, en sept ans, vingt-deux mille francs d'économies...*

Le 2 février, enfin, se trouvant seule avec ses patronnes, l'aînée, Christine, les assomme toutes les deux à l'aide d'un broc d'étain. Sa sœur l'ayant rejointe, elles arrachent les yeux de leurs victimes, leur écrasent le visage à coups de marteau, leur tailladent le corps entier à l'aide d'un couteau de cuisine. Après quoi elles se lavent soigneusemeent, remettent autour d'elles un peu d'ordre, et attendent. Quoi? Peut-être ce « quelque chose » qu'elles cherchaient dans le crime, et qui ne viendra pas, qui ne viendra jamais.

On les arrête, et, le 29 de ce mois, le jury de la Sarthe les condamne avec la violence que l'on sait, au cours d'un procès qui n'est qu'une odieuse comédie, médecins et aliénistes ayant conclu à l'entière responsabilité de Christine et Léa Papin.

* * *

Il importe peu, en somme, de savoir si,comme en fut proposée l'éventualité, les sœurs Papin eurent à subir, de la part de leurs maîtresses, observations, hostilités, injures, voire séquestration. Cela, on ne le saura jamais, et il faudrait souligner que ce n'est pas là que gît le nœud du problème.

Ce qui, avant tout, s'impose à notre esprit avec une aveuglante évidence, c'est, dans le crime qu'elles ont commis, l'absolue irresponsabilité des deux sœurs.

Crime d'une atroce violence, Il faudrait tout de même essayer de comprendre que ce crime, il était impossible aux deux filles de ne pas le commettre. *Il faudrait dire... que leur vie passée, au couvent, et, plus tara, dans cette solitude silencieuse, malsaine, et ou peu à peu s'accumulait dans l'ombre toute l'angoisse du monde, cette vie monstrueusement fermée, sans air, sans lumière, seul un acte dont la grandeur (fût-ce dans l'horreur) serait proportionnée à la misérable etroitesse, pouvait les en délivrer. Cette solitude, tous les désirs, et les plus bas, s'y amassaient. Lorsqu'on leur demandera pourquoi elles se sont livrées sur leurs victimes à ces outrances sadiques, Christine répondra :* « Je cherchais à trouver quelque chose »... *Il faudrait dire que ce « quelque chose », c'était peut-être la vie.*

J'eusse aimé qu'un psychanalyste ait pu s'approcher des criminelles, approcher leur âme, pour nous parler de cet étrange acharnement à « châtrer » leurs victimes, en leur arrachant les yeux. Dans la prison, Christine tentera de se livrer sur elle-même à la même mutilation, et le procès nous apprendra qu'« elle voulait arracher les yeux à tout le monde, et réclamait un homme, n'importe quel homme ». L'épaisseur de l'ombre est grande, dans tout cela...

Aussi bien, cette ombre, MM. les aliénistes nous apprendront qu'elle n'existe que dans notre pensée. Les sœurs Papin sont parfaitemeent « normales », donc entièrement responsables de leur crime. Cela vous étonne? Ils en ont fait bien d'autres, MM. les aliénistes, et leur rôle n'est que trop souvent un peu... disons singulier.

Que l'un d'eux, plus scrupuleux que ses confrères, réclame un supplément d'enquête, les autres s'indignent, sous prétexte que le Dr Logre n'a pas examiné le sujets. L'évidence n'est-elle donc pas assez claire?

« *Il va sans dire, écrit le* Journal, *qu'après une véhémente protestation du procureur de la République, ces propositions sont rejetées ». Ce « il va sans dire » est un chef-d'œuvre... Eh! oui, nous ne le savons que trop, qu'il « va sans dire »... La justice des hommes est une belle chose!*

« *Certaines questions de la défense, lisons-nous encore, provoquent quelque humeur de la part du docteur Schutzenberger. M. Riégert, procureur de la République, s'écrie : — Le docteur n'a pas à répondre! Il vous a dit que la responsabilité des accusées est entière! » Cela serait comique, si ce n'était seulement odieux. Le même Dr Schutzenberger, appelé à déposer, le fera plus tard sur un ton qui ne laisse pas de nous inquiéter un peu : « Messieurs de la Cour, messieurs les jurés, le 2 février de cette année, le plus abominable des crimes était commis, dans une paisible maison de la rue Bruyère. Et le lendemain déjà, dans la presse, on disait : crime de démentes, crime de folles! », etc.*

Crime de folles? Voyons la presse, non suspecte, je pense, de complaisance envers les criminelles :

« *Il y a deux ans à peu près, elles se rendent un jour ensemble chez le maire de la ville. Christine prend la parole et dit qu'elle veut faire émanciper sa sœur pour que celle-ci puisse disposer libremeent de son argent. Explications si embrouillées et faites d'un ton tellement fébrile que le maire envoie les deux solliciteuses à son secrétaire général. Après les avoir écoutées, celui-ci déclare qu'il les trouve « piquées », et s'en débarrasse à son tour sur le dos du commissaire central ».* (Paris-Soir, *29 sept.). « Christine semble torturée par le mystère métaphysique... Elle écrit au greffier de l'instruction pour lui demander de lui* expliquer la vie » (Matin, *27 septembre.) « Christine voulait arracher les yeux à tout le monde, et réclamait un homme, n'importe quel homme* » (Journal, *29 septembre), etc., etc. Dès lors, « entièrement responsables » laisse rêveur...*

* * *

Le verdict : Christine Papin est condamnée à la peine de mort. Léa Papin à dix ans de travaux forcés et à vingt ans d'interdiction de séjour. La partie civile obtient le franc de dommages-intérêts qu'elle réclamait (!)

Nous sommes au mois de septembre de l'année 1933 de l'ère chrétienne, en un pays que l'on veut le premier du monde « civilisé ».

* * *

Faut-il conclure?

En condamnant les sœurs Papin, le tribunal et les jurés de la Sarthe ont jugé un acte qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne sont pas capables de comprendre, qui les dépasse de très haut, un acte qu'ils n'avaient pas le droit de juger.

Un acte, encore, que MM. les médecins aliénistes avaient, en remontant à ses sources obscures, le devoir *de tenter d'expliquer.*

Juges, jurés, médecins, j'affirme qu'ils ont trahi, *faisant montre de cet esprit moins de justice que de vengeance dont ils ne témoignent que trop souvent.*

Je n'ai pas dit que la chose me surprend :

La Justice, leur *Justice est ainsi faite...*

Gaston DERYCKE.

DICTIONNAIRE SUBVERSIF

par Léo Campion

Fragilité. — Propriété spéciale aux objets précieux et peu durables, tels que le verre mousseline, l'honnêteté des hommes et la vertu des femmes.

France. — République où les femmes sont aussi jolies qu'ailleurs, le vin meilleur et les politiciens encore plus pourris.

Français. — Monsieur décoré et impoli qui redemande du pain et ne connaît pas sa géographie (définition d'un humoriste danois).

Frères. — Enfants issus de la même mère, ou reconnus par le même père.

Frères de lait. — Elevés dans l'amour des mêmes seins.

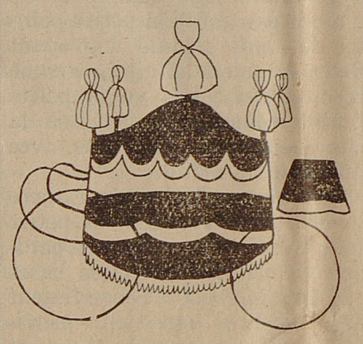
Frères siamois. — Association individualiste.

Frères Trois Points. — A boire et à manger.

Frontière. — Délimitation artificielle entre deux pays, créée pour la justification de la guerre et des tarifs douaniers.

Fumisterie. — Le suffrage universel.

Funérailles. — La dernière occasion de faire parler de soi.
Les gens superstitieux ne se font jamais enterrer un vendredi treize, de crainte que cela ne leur porte malheur.



Gaîté. — La meilleure des philosophies.

Gouvernement. — Association de malfaiteurs.

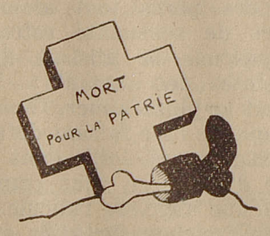
Gouverner. — Suivre ses suiveurs en marchant devant.

Gravité. — Empaillage sur mesure pour gens sérieux.

Grue. — Engin qui sert à décharger les ballots.

Gruyère. — Se fabrique curieusement : on prend des trous et on met du fromage autour.

Guerre. — Quand un homme tue un autre homme, son acte est qualifié de crime.
Et lui d'assassin.
Quand le criminel et sa victime portent les uniformes distinctifs de deux pays belligérants, le crime s'appelle la guerre.
Et l'assassin glorieux combattant, ou bien défenseur du Droit et de la Civilisation.
Le glorieux combattant est comblé d'honneurs.
Parce qu'il faut bien que les marchands de canons, de cercueils et de croix de bois gagnent leur vie, n'est-ce pas ?



Guepeou. — Voir Okrana.

Gueule de bois. — « ...Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs. »

Habileté. — Pêcher des écus dans la boue, sans tacher ses gants.

Habit. — Ce qui reste de vert chez un académicien.

Habit de soirée. — Costume masculin tendant à la démocratisation par la confusion vestimentaire qu'il établit entre le personnel et les invités.

Haïti. — République nègre d'Amérique.
Hymne national : « Tra la l'Haïti ! ».

Hermaphrodite. — Le seul mariage indissoluble.

Homme d'Etat. — Triste pitre.

Homme de lettres. — Tout le monde.

Homosexualité. — Sens interdit.

(A suivre.)

Léo CAMPION.

En Indo-Chine

Les beautés de l'impérialisme français

PLUS FORT QU'HITLER !

Au moment même où la presse entière mène campagne contre les crimes des brutes hitlériennes, confondant volontairement une minorité de canailles avec le peuple allemand a seule fin de déclancher une vague de chauvinisme « anti-boche », il me plaît de mettre en lumière les crimes de l'impérialisme français dans ses colonies.

Que ceux qui disent : *les barbares teutons,* se retournent de grâce et s'inquiètent des crimes commis par leurs propres gouvernements.

Italiens, qu'ils se souviennent des milliers d'anti-fascistes mis à mort et torturés sur l'ordre du Duce; Anglais, qu'ils aillent faire un voyage aux Indes et comptent les dizaines de milliers de tombeaux des victimes de la soldatesque britannique; Français, qu'ils se rappellent de l'écrasement dans le sang des Communards, de la Semaine Sanglante et des forfaits inouïs de l'impérialisme français au Maroc et en Indo-Chine; Belges, qu'ils réclament des comptes quant aux ouvriers abattus froidement lors des grèves de juillet 1932, quant aux centaines de nègres exécutés pendant la dernière campagne de répression au Congo...

Quand la presse quotidienne a-t-elle mentionné ces actes de férocité? Ah! ces gens parlent d'humanité, de dignité. Dans leur bouche, ces beaux mots deviennent ignobles. Ils ne servent, ces mots, qu'à masquer leurs propres canailleries, leurs propres crimes.

Je n'en veux citer, aujourd'hui, qu'un exemple. Qu'avez-vous lu au cours de ces derniers mois quant au mouvement d'émancipation nationale qui s'est manifesté en Indo-Chine et aux massacres qui ont suivi? Rien! Si, vous avez vaguement appris qu'ont eu lieu, là-bas, quelques troubles sévèrement réprimés; qu'un grand procès s'est déroulé récemment au cours duquel quelques condamnations à mort furent prononcées.

C'est tout... Ce n'est rien.

Vous êtes dans l'ignorance absolue de ce qui s'y passe. Je veux vous en parler; après quoi vous vous demanderez quelle figure doit faire un Indo-Chinois quand un brave monsieur, Français moyen, membre de la Ligue des Droits de l'Homme, vient l'entretenir de la barbarie hitlérienne.

Je rapporte l'essentiel des documents que je retrouve dans une revue ouvrière (1) qui, elle-même, a puisé ses renseignements dans deux grands quotidiens d'Hanoï non suspects d'hostilité envers la France. Ils ont trait à un procès qui s'est déroulé devant la Cour criminelle d'Hanoï, le 12 juin dernier et où les cinq accuses — appartenant tous à la Légion étrangère — étaient accusés du meurtre de neuf Annamites.

LES FAITS

Le 29 mai 1931, un sergent de la Légion étrangère nommé Layon reçut l'ordre de se rendre à un autre poste pour en ramener des légionnaires.

1. — Sur son chemin, il rencontre un poste où il trouve, ligoté à un arbre, par le garde du poste, un annamite : il le tue d'un coup de revolver.

2. — Arrivé au poste, but de son étape, le sergent Layon y trouve 8 Annamites qui y sont détenus, sans, dit l'acte d'accusation, que « *l'enquête ait pu préciser d'une manière indiscutable les conditions dans lesquelles ils avaient été arrêtés* ».

Accompagné du chef de poste le sergent Von Bargen, également de la Legion, Layon pénètre dans la cellule des prisonniers, en fait sortir un, auquel Von Bargen tire plusieurs balles dans la hanche, puis les légionnaires sont autorisés à frapper tous les prisonniers *«à coups de manche de pioche, de nerf de bœuf ou d'autres moyens analogues* ».

3. — On dîne, mais pendant le dîner des coups de feu se font entendre; c'est Von Bargen qui, pour se faire la main, avait fait extraire deux Annamites de leur cellule et leur tirait dessus à coups de revolver.

4. — Sur ces entrefaites un Annamite du voisinage, qui avait vendu peu auparavant des œufs au poste, vient en réclamer le paiement. Un légionnaire lui enfonce dans le corps à plusieurs reprises sa baïonnette, puis, en présence du sergent Von Bargen un autre légionnaire l'assomme à coups de crosse, tandis que d'autres viennent lui casser des bouteilles sur la tete. « *Personne n'a pu dire s'il était déjà mort à ce moment* — dit l'acte d'accusation — *mais il pouvait être considéré comme tel...* »

5. — Le corps du marchand d'œufs est jeté dans un camion, dans lequel on fait monter également les huit prisonniers. Et le sergent Layon — avec son camion, ses prisonniers et ses légionnaires — s'en retourne... Aucun des huit prisonniers ne devait arriver à destination.

« *Peu après le départ, Layon donna l'ordre d'arrêter le camion. Cet ordre fut renouvelé à plusieurs reprises, deux autres fois disent Haman et Kopenski, trois fois d'après Scheffer et Kolodegny, quatre fois d'après Le Gallic (2). Ces témoins ne sont pas davantage d'accord sur le nombre de prisonniers qu'à chacun de ces arrêts fit descendre le sergent Layon, mais ils sont unanimes à déclarer que tous ces prisonniers ont été exécutés sur l'ordre formel de Layon, que ce sous-officier y a procédé lui-même pour tous, sauf un, en utilisant son revolver; que pour cette unique victime, il donna un ordre formel au légionnaire le Gallic a y procéder et d'utiliser son mousqueton, le revolver dont il se servait venant de s'enrayer* ».

***

Ceci est hideux. Pour ceux qui croiraient à l'exagération, j'aime autant les rassurer immédiatement. Cet exposé des faits est repris textuellement dans l'acte d'accusation.

Vous dites : « On ne peut empêcher quelques brutes de se glisser dans une armée comme la Légion étrangère? »

Pardon, pardon, ainsi n'en ont point jugé les magistrats de la Cour criminelle; ils n'ont pas estimé que ces légionnaires s'étaient conduits comme de vulgaires assassins. *La Cour criminelle a acquitté ces cinq légionnaires qui n'ont pas nié*

(1) La *Revue prolétarienne,* du 10 août 1933.

(2) Tous ces hommes sont des légionnaires.

L'Internationalisme des Nationalismes

par Jan Schammelhout

Personne ne peut plus, aujourd'hui, échapper à l'esprit d'internationalisme : ni les peuples, ni les individus qui les composent. L'internationalisme est devenu plus qu'une nécessité, c'est un fait social, une réalité historique auquel la matérialité des faits ne peut rien retrancher. Fait nouveau dans l'Histoire, certes, mais surtout résultante de tendances chaque jour étendues et développées par le progrès humain, — progrès de l'esprit tel que le concevait Condorcet, progrès matériel tel que l'a prévu Karl Marx — l'internationalisme fait désormais partie intrinsèque de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de tous nos intérêts. Tous nos sens de vie en sont empreints, toutes les directives données ou subies par la généralité des manifestations humaines en portent les marques. Qui de nous peut, de nos jours, se soustraire à l'intérêt et à la curiosité toujours plus aiguë que suscitent les journaux illustrés de plus en plus nombreux? Qui peut nier l'engouement du public pour le films étrangers qui lui sont soumis? Depuis longtemps les actualités cinématographiques satisfont ce désir de connaître, de savoir ce qui se passe dans d'autres pays que le sien. La rapidité des communications internationales, les facilités tourisques accordées par tant de pays, même les plus nationalistes, et leur propagande effrénée pour attirer chez eux les visiteurs étrangers contribuent à développer le goût des voyages de tous. Quel pays oserait se soustraire aux compétitions internationales dans les sciences, les arts, les lettres ou les sports? Quel pays oserait défendre à ses savants de postuler pour le prix Nobel? Quel pays voudrait empêcher ses athlètes de se distinguer aux Olympiades? Pourquoi tant de journaux paient-ils très cher leurs reporters qui s'en vont au loin faire des enquêtes sur ce qui se passe même, et surtout, dans les régions les plus reculées du monde?

Issue d'un internationalisme pur, théorique à l'extrême, la Russie actuelle nous donne déjà une preuve frappante de l'internationalisme des Nations. Nous avons pu suivre depuis plusieurs années dans l'U. R. S. S. une évolution de plus en plus marquée vers un nationalisme des plus fermés. Si, théoriquement, cette Union porte en elle la base de l'internationalisme, pratiquement tous ses efforts ont tendu uniquement vers la régénérescence de ce vaste pays, de cette coalition nationaliste de contrées si différentes. Cette évolution a eu pour but, et aura pour résultat de donner une base solide à ce pays afin d'en faire un tremplin ferme, aussi bien intellectuel que matériel, d'où l'internationalisme pourra s'élancer à la conquête du monde avec des chances de plus en plus puissantes de réussite. Et nous verrons bientôt se rapprocher et se liguer partisans de la Révolution permanente, à but uniquement internationaliste et direct, et partisans de ce nationalisme russe, à but internationaliste indirect et à plus longue échéance. Staline et Trotsky non seulement se donneront la main mais bientôt s'embrasseront.

Si nous étudions les convulsions de cette vaste partie du monde appelée Chine, nous voyons, inévitable résultat, une évolution légère encore mais nettement déterminée vers une union entre ces provinces que tant de différences semblent devoir séparer. L'empire millénaire chinois n'était qu'une réunion d'Etats différents sous l'autorité d'un seul sceptre, procédant, dans la croyance populaire, d'essence divine; la jeune République chinoise, après la fin de ses bouleversements, constructifs d'un état nouveau, sera bientôt l'union de ces Etats, procédant de la nécessité inéluctable des besoins des temps modernes.

Il nous semble inutile de parler des Etats-Unis d'Amérique ou de la Suisse où l'internationalisme règne en fait, partant dans les esprits. Un Américain

les crimes qui leur étaient reprochés!!

Et le tribunal a jugé honnêtement. Oui, honnêtement, car ces légionnaires, ces sinistres chourineurs, avaient *reçu l'ordre* d'agir comme ils l'ont fait. De qui ont-ils reçu des ordres semblables? Tout simplement de M. Robin, gouverneur général d'Indo-Chine, la plus haute autorité de la colonie. De ce M. Robin qui a érigé ces crimes et ces tortures en système.

Vous doutez? Je le conçois; c'est difficile à admettre en ce XX[e] siècle.

Permettez-moi de recourir au compte rendu des débats et savourez ces courts extraits comme il convient.

⁂

Déposition du légionnaire Billot :

« Les ordres qu'on m'a donnés consistaient à tuer les prisonniers, faute de place dans les prisons. J'ai constaté qu'on a tué 9 prisonniers sur 10. »

Déposition du légionnaire Forberg :

« Confirme la déposition des autres témoins. Les instructions qu'on lui a données étaient de tuer tout prisonnier. »

Déposition du lieutenant Lemoanne :

« J'ai reçu l'ordre du commandant Lambert de fusiller tous les prisonniers.

M. le Président.— Vous avez fait *torturer* les prisonniers?

Lemoanne. — C'était pour influencer la population.

Déposition du capitaine Doucin :

« Les prisons étaient pleines. On ne cessait de faire des arrestations. D'autre part, des instructions précises étaient données par le message confidentiel 280 du 8-10-30 prescrivant de passer par les armes tout communiste pris en flagrant délit, ou manifestant... »

Déposition du commandant Lambert :

M. le Président. — En dehors de la note 280, y aurait-il eu des ordres verbaux?

Commandant Lambert. — Parfaitement, *donnés par M. Robin,* au cours d'inspections. Ils prescrivaient de *faire le moins possible de prisonniers.* Des Résidents ont donné cet ordre à des légionnaires... *Les ordres étaient donnés de tuer le plus possible.* »

Déposition du légionnaire Pawlowsky :

M. le Président.— Avez-vous reçu des instructions d'exécuter les prisonniers?

Pawlowsky. — Oui, des instructions *de M. Robin,* lequel nous a félicités et nous a dit : *Très bien, continuez.*

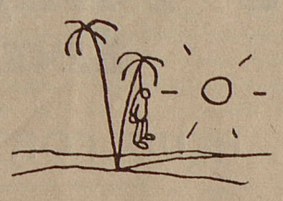
⁂

Est-il utile que je poursuive la citation? Ou voulez-vous savoir comment un prêtre catholique, dont la mission est de prêcher l'évangile, apprécie les meurtriers crapuleux de la Légion? Soit. C'est le père Gauthier, missionnaire, qui a apporté le témoignage suivant à la barre du tribunal :

« Il fallait que quelqu'un vienne avec un peu de poigne pour les (3) remettre à la raison. Nos légionnaires, je m'en porte garant devant la Cour et ces messieurs, ont fait bonne œuvre, œuvre patriotique, œuvre française, et remis la paix dans le pays. »

L'ordre règne à Varsovie... La paix française règne en Indo-Chine. Les légionnaires assassinent des milliers de pauvres bougres. « Mes félicitations, dit le gouverneur général, très bien, continuez! »

« Ils ont fait œuvre patriotique, œuvre française », dit un prêtre...



Est-il nécessaire de commenter? Le croire serait vous faire injure. Si vous n'avez déjà la nausée, c'est que vous êtes résistant.

Pour moi, je me sens presque obligé de m'excuser de vous avoir entraîné à lire cette prose de légionnaire qui pue le crime.

Il faut cependant que vous sachiez ces choses. Le devoir de la presse, si elle avait quelque notion de la dignité de sa mission, serait de vous informer de ces faits peut-être plus intéressants que le dernier voyage de Maurice Chevalier. Elle ne le fait pas parce que son *intérêt* est de se taire, parce qu'elle s'associe froidement à ces crimes.

Il est vrai que si elle accomplissait son devoir, on ne parlerait point tellement des horreurs du *régime hitlérien;* chacun serait fixé sur les abominations et les crimes d'un *régime capitaliste* qui, par endroits, porte le masque démocratique et, dans les pays fascistes, montre, nettoyée de tous fards, sa vraie gueule de bête immonde et féroce.

J. NOROIT.

(3) « Les » ce sont les Indochinois.

Pour qui... Pourquoi...

fait-on la guerre?

Apprenez-le en lisant

Marchands de canons

par X. X. X.

Un volume 256 pages 18 fr.

et sachez comment on pourrait l'éviter en lisant

Croître et Multiplier c'est la GUERRE

par Manuel DEVALDES

préface

de Victor MARGUERITTE

Un vol. 320 pages 22 fr. 50

ATTENTION! Pour les lecteurs du Rouge et Noir : *les 2 volumes* **30 fr.** *belges + 10 % pour envoi recommandé.*

MIGNOLET et STORZ

Editeurs, 2, rue Fléchier, Paris (9e)

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Achetez pour 1 f. 50

Le Socialisme à un tournant

par Louis PIERARD

Pour 35 frs

Mons et les Montois

par Jules DESTRÉE

Photographies de MALEVEZ

EPOPEE D'AUTOMNE

C'est en vain que la ville tente de se soustraire aux saisons; les printemps refoulés envoient des nappes parfumées jusqu'aux recoins les plus lépreux de la cité où jamais, de mémoire d'homme, on ne vit une fleur. Et les pierres se gonflent de sève. L'été se couche de tout son long dans le lit chaud des boulevards; l'hiver occupe la place comme une armée.

Mais l'offensive de l'automne est la plus redoutable. Déjà dans le dernier soleil, un peu équivoque parce qu'aussi clair mais moins chaud, s'étaient glissées de petites zones inquiétantes. On se sentait baigné dans un climat de remords. Des vents aigrelets jouaient avec vivacité dans les parages neutres des parcs tout alourdis encore de sensualité estivale. L'inquiétude se glissait dans l'étreinte des amants; l'on croyait ne plus s'aimer, l'aphrodisiaque de l'air faisant défaut. Un cœur percé, taillé dans l'écorce d'un arbre vous emplissait d'une angoisse ridicule.

Une fraîcheur veloutée était descendue parmi les hommes; il y eut des minutes vides comme celles qui précèdent les explosions.

Puis l'automne éclata d'un coup; et voilà la cité plongée jusqu'au cœur dans la brume comme un paquebot coulé, les terre-pleins naviguent dans les rues et se heurtent aux bouées lumineuses plantées dans le trafic. Les maisons épousent la forme du vent. Les réverbères naufragés dans l'automne sont emportés au fil de la rue et s'entrechoquent au fond des impasses. Les lumières en panique tourbillonnent et vont se fracasser contre les murs; l'asphalte, aux viscosités d'algues marines s'imprègne profondément de l'infra-rouge.

Les femmes n'ont plus ce charme dissolvant de l'été où leur corps semblait se dissoudre dans l'air comme du safran dans du lait, leur chair est plus grave, plus sapide. Elles n'éclatent plus de sensualité au visage de tout le monde, leurs corps sont déjà plus tièdes que l'air ambiant.

Et l'on rêve à l'hiver, quand les passantes brûlent leur chemin dans le froid des rues, avec leur petit visage en proue de navires. Un peu de buée parfumée devant la bouche vermeille qui vous regarde légèrement dans la magie d'un crépuscule citadin.

Le froid, plus intime que tous les printemps, virilise la beauté des jeunes filles, leurs joues sont pures, leurs jambes trempent dans l'hiver qui sanctifie jusqu'à la plus veule des ruelles.

Tout est tué dans la rue, les corps sont les seuls refuges de vie : à l'abri des murailles de tissu l'essence de la chaleur humaine se distille au plus profond du sang et la dernière poussière a pris le goût de la neige.

Ce temps n'est qu'en germe dans l'automne. Mais déjà de petites feuilles pourries fusent des troncs et l'essence des sous-bois se propage sans violence jusqu'au plus intime de la ville.

Octobre ne révèle pas que son parfum; les pavés bombés sont d'étonnantes petites fleurs d'automne, des plantes grasses qui poussent à la chaleur des réverbères et bombent à éclater sous la caresse du Néon. Toute la chaussée n'est qu'une plantation de pavés semés au cordeau et qui perlent comme des dents. Un réverbère d'un autre monde chasse la brume au delà de ses vitres, son chant est plus doux que celui du télégraphe. Un brouillard pulpeux emprisonne les passants.

Mais l'automne a ses heures d'accalmie et une nuit suffit à dissiper un monde. Ce matin les pavés sont secs comme des os et l'air joue une comédie de printemps, la rue est dangereusement tiède. Chacun se prête à ce subterfuge comme si on n'avait pas goûté la petite pointe de vent acidulé louvoyant dans le soleil affaibli, comme si on n'avait pas vu la petite feuille rousse qui traverse la chaussée comme une roue, avec un bruit de métal.

Tous les automnes de la terre vivent de front dans la petite feuille crispée; automne panique d'Outre-Rhin, routes lisses d'Allemagne où rebondissent des pommes surettes, providence du vagabond. Acre et douloureux automne de Cornouaille, automne du Danemark, où les forêts de bouleaux rougeoyants recueillent la plus pure clarté du monde; quelque part, au bord des flots, une petite église, éperdûment tournée vers la lumière, regarde venir à elle les eaux froidies de la Suède. Un casino fermé, grave comme une cathédrale, somnole près d'un parc où rôde le souvenir d'Hamlet.

Automne lumineux et tragique de la Norvège où, sur les premières grappes de groseilles rouges, tombe la première neige.

Automne des Vikings : les Iles Lofoten, se préparent à la pêche, le Cap Nord attend l'aurore boréale et les fjords se couvrent de glace.

Goût de la viande de renne sèchée, mangée dans la hutte du jeune lapon, heureux de voir venir l'hiver. On entend le chant des premiers skis.

Olivier MEURICE.

ABONNEZ-VOUS AUX :

Rouge et Noir - Journal

12 FRANCS JUSQU'A FIN 1933.

Rouge et Noir - Tribune

75 FRANCS POUR LA SAISON 1933-1934.

LA POESIE

Georges HUGNET. — *Enfances.* (Edit. « Les Cahiers d'Art », Paris).

Il y a quelques mois, je disais, ici-même, tout le bien que je pense de *La Belle en Dormant* de Georges Hugnet. Aujourd'hui que ce poète nous présente *Enfances,* je ne pourrais que déplorer d'avoir à faire d'assez graves réserves. Non pas que le potentiel de ce nouveau recueil ne soit élevé, non pas que nous n'y sentions battre ce cœur affamé de son précédent livre. Mais on dirait que tout se résout assez vite en fumées : les mouvements généreux de l'être, les visages de l'enfance et leur mimétisme, le poète lui-même. Mais plutôt que la matière utilisée par Georges Hugnet, faudrait-il en accuser une dangereuse complaisance à laisser le langage s'abstraire de l'expérience humaine dont il devrait garder cependant la vie charnelle. Je vois aussi, dans cette fumée entretenue à grands renforts, une pudeur peut-être dérisoire, une timidité. Ah! si Georges Hugnet avait voulu ici se délivrer de certaines incantations, de quel poids ne nous eut-il pas accablé.

Enfance, je te nomme au centre du monde
au centre de mon cœur tu te nommes toi-
[même?

Il en est de la poésie, sans doute, comme de tous ces moyens par lesquels les hommes essaient, maladroitement, de faire entendre leurs passions et d'ouvrir les voies de l'amitié : à vouloir limiter et cerner de trop près les monstres intérieurs, dont la mémoire de l'enfance est un des plus tragiques, on risque bien de rendre moins apparente, aussi bien que leur cruelle et douce beauté, leur nécessité. La poésie, nous l'acceptons comme l'image la plus révélatrice d'un monde de décombres si pauvrement, si grandement humains et sans cesse avivés par le feu. Mais il importe aussi qu'elle soit cette passerelle jetée entre le poète et nous-mêmes et capable de supporter au passage, notre poids matériel et nos exigences...)

Pierre-Jeean JOUVE. — *Sueur de Sang.* (Ed. des Cahiers Libres, Paris).

Dans une magnifique préface, P.-J. Jouve écrit très justement :

« Déjà se dégage cette idée que pour ces sains esprits (les mystiques) doit exister la possibilité de rapports et d'accords fondamentaux entre le sur-moi, puissance contraignante archaïque, et le fond érotique plus universel qui est leur non-moi ».

Ainsi donne-t-il la note dominante de sa poésie qui, on le sait, se situe entièrement aux limites obscures des abîmes où les poètes mystiques essaient de retrouver la vraie vie. Chacun des courts poèmes de *Sueur de Sang* participe ainsi d'une matière spirituelle exhumée des limbes de l'individualité, où plus rien des émois de notre conscience ordinaire ne peut avoir cours. Il y règne un climat très glacial et la cruauté d'une chair rendue à ses ténèbres originelles. Par quelle porte, cependant, pourrions-nous pénétrer dans ce monde et partager ses froides délices?

Thérèse AUBRAY. — *Battements.* (Ed. des Cahiers Libres, Paris).

Lorsqu'une grande âme féminine est balayée par le vent de la poésie, nous avons toutes les chances d'assister à un magnifique spectacle. Ce que la nature et nos mœurs ont mis autour d'elle de contraintes, la tendance à l'abaissement dans l'esclavage et une étrange faculté à porter les blessures au dedans, toutes ces barrières tombent devant les ravages de la passion amoureuse. Mais il est plus rare encore, que cette âme ne se délivre pas en cris, en sanglots, en effets de théâtre d'un mauvais goût oratoire et cherche, par les verus silencieuses de la poésie, à conduire son amour vers un assouvissement. C'est pourtant le cas de Thérèse Aubray dont le recueil de poèmes *Battements* est animé par la chaleur d'une passion pure et charnelle qui la remplit d'élans et la fait participer aux fastes comme aux désespoirs de l'impossible union de deux êtres.

Certes, tous les poèmes ne peuvent nous retenir également et sont loins d'être tous enflés soutenus par les qualités généreuses qui, ailleurs, mènent le poème vers une fin assurée. Sans doute, y a-t-il bien parfois des cris inutiles... la passion, en effet, le désespoir d'être envahie par elle ne se contiennent pas facilement. Mais je veux dire néanmoins qu'il est très émouvant de recevoir les confidences d'une femme, ces secrets qui tiennent à nos entrailles, surtout lorsqu'elle emprunte, pour se faire entendre, les voies de la poésie la plus authentiqu.e. Et, avec Thérèse Aubray, c'est toute la nature féminine, ardente, vorace, prête à créer ses larmes et soudain, étalée dans un grand calme peuplé de rêves doux et frissonnants. C'est aussi un goût non dissimulé pour l'amertume et un beau don de divination qui fait frapper à l'endroit juste, c'est-à-dire le plus douloureux :

Une aube étrange et dure, aux reins cernés
[de cendre
Avec de grandes mains ruisselantes d'adieux
A surgi, libre, pure et refusant de rendre
Les dons mystérieux. George ADAM.

Editions Nicolas Flamel

55, rue de Courtrai. — BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE

MESENS

ALPHABET sourd - aveugle

Préface et note de PAUL ELUARD

Frontispice de l'Auteur

Edition originale :

3 ex. sur Japon nacré (épuisés)

10 ex. sur Hollande van Gelder (ép.)

500 ex. sur Featheweight vélin 15 fr.

En vente à Bruxelles :

Librairie René Henriquez, 13, rue d'Edimbourg.

Librairie « Le Livre Belge », 12, rue des Colonies.

Maison Pleyel, 25, rue de la Régence.

Librairie « Nos Amis », 103, r. de Namur.

Librairie « Cosmopolis », 72, rue de la Montagne.

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE

PAUL NOUGÉ

Les images défendues

avec de nombreuses reproductions de peintures de RENE MAGRITTE

Editions Nicolas Flamel

LES GRANDS SPECTACLES

Il vient de se constituer à Bruxelles une « Société des Grands Spectacles » qui prépare une série de douze galas classiques. Ces représentations se donneront dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts. Elles comporteront notamment une représentation intégrale d'*Athalie,* du *Malade Imaginaire,* du *Barbier de Séville,* et du *Cloître* d'Emile Verhaeren.

Tous ces spectacles seront montés avec le plus grand soin. Des artistes de la Comédie-Française sont dès à présent engagés pour tenir les rôles principaux et des acteurs de qualité leur sont adjoints.

Les partitions, les chœurs, les ballets qui accompagnent certaines pièces — *Athalie, Andromaque* et le *Malade Imaginaire* par exemple — seront exécutés intégralement.

La Société des Grands Spectacles s'est assuré, pour la partie musicale, le concours du maître *François Gaillard,* ancien directeur du Théâtre Royal de Liége. *Mme Elsa Darciel* règlera les ballets. Disons enfin que, pour la représentation du *Cloître,* le concours du grand metteur en scène *Max Reinhardt,* qui a dû fuir la terreur hitlérienne, est assuré.

Chaque spectacle n'aura qu'une représentation à Bruxelles. Toutefois, dans un but éducatif, des matinées à prix extrêmement réduits seront organisées pour les enfants des écoles. L'organisation d'une tournée dans les principales villes du pays est actuellement à l'étude.

Le premier gala aura lieu le jeudi 26 octobre, à 20 h. 30, dans la grande Salle du Palais des Beaux-Arts, Mme *Vera Sergine* interprétera *Phèdre,* qui n'a plus été jouée à Bruxelles depuis plusieurs années. Prix des places : 4 à 30 francs.

ou un Suisse ne concevrait pas plus le morcèlement de ces Fédérations qu'un nationaliste belge ne verrait possible le rétablissement de l'octroi.

Si nous examinons l'histoire politique de ces dernières années, nous voyons que tous les Etats de l'Europe tendent, par des unions plus ou moins étendues — militaires, économiques ou défensives — à atteindre ce but de l'internationalisme: l'entente entre peuples.

Et lorsque de vastes fédérations de pays à affinités plus directes (analogies culturelles, raciques ou de monnaies d'échange) se seront définitivement créées et consolidées, l'union de toutes ces fédérations en un internationalisme mondial et complet sera proche. La concentration industrielle par ses trusts verticaux et horizontaux en est un exemple et un résultat concret. Comme elle facilitera dans l'avenir la prise de possession par la classe ouvrière des moyens de production, la création des Etats-Unis d'Europe rendra plus aisée la réunion en une vaste fédération de ces Etats avec les Etats-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la Russie, les Indes et la Chine, lorsque les profondes convulsions qui bouleversent toutes ces parties du monde auront rempli leur rôle historique.

Si nous regardons les tout récents événements d'Allemagne, nous constatons qu'au Congrès de Nuremberg, congrès nationaliste par excellence, outre des nationalistes italiens et portugais, on y a exhibé des nationalistes anglais et irlandais et nous en arrivons à la constatation de ce fait que deux nationalismes existant uniquement pour se combattre ont trouvé un nationalisme étranger pour se rencontrer internationalement! Chemises noires, bleues ou brunes de toutes nuances sont avides de se réunir, de s'unir et de se soutenir. Et si cela n'est pas de l'internationalisme le plus pur nous avouons ne plus rien comprendre aux choses humaines!

Basé sur l'esprit de force, le nationalisme connait la force de l'internationalisme et n'ose s'y soustraire. Tous les pays à tendances et à politique nationalistes ont vu leurs gouvernants, dès leur arrivée au pouvoir, s'inquiéter de leur représentation à l'étranger et l'adapter de telle sorte qu'elle puisse corriger à l'extérieur ce qui se dit et se fait de façon trop tendancieuse à l'intérieur. Jamais l'activité n'a été si grande parmi les diplomates des pays nationalistes. Après chaque incident où sont en cause des étrangers, les excuses que présentent les autorités de ces pays aux représentants des nations auxquelles appartiennent les personnes molestées sont encore une fois la reconnaissonce absolue du pouvoir de l'internationalisme, que ce pouvoir soit considéré comme moral ou simplement comme répressif. Malgré que les représentants les plus qualifiés de l'Allemagne et de l'Italie assistent aux assemblées de la Société des Nations et prennent part à toutes les discussions qui s'y produisent, nous ne pensons pas que ce soit là une réunion nationale. Et que dire du plus beau trait d'union international que constitue le récent raid du général Balbo? Comment comprendre Goebbels autrement que « ministre de la propagande internationale »? Ceux qui ont l'occasion de parcourir les pays nationalistes tels l'Italie, le Portugal, la Russie, la Pologne et surtout l'Allemagne, et vivre en contact intime avec leurs populations, ont pu constater le souci, très accentué et répandu dans toutes les classes sociales,qui les anime de savoir ce que pense l'étranger des événements politiques qui secouent ces pays. L'opinion de l'étranger a pour les nationalistes un intérêt tel que les rodomontades officielles ne parviennent ni à le cacher ni à l'atténuer dans les esprits, même et surtout lorsqu'elles proclament leur mépris de cette opinion.

L'inévitable réaction qui suit toute situation sociale faite de contrainte rendra plus forte, tôt ou tard, chez les peuples nationalistes délivrés de leurs oppresseurs, ce désir d'internationalisme latent dans toutes les forces vives et libérées des individus.

Nous avons pour l'avenir la même confiance dans l'expansion des idées internationalistes chez les Italiens et les Allemands où règne un nationalisme exacerbé que chez les Français et les Anglais où règne un nationalisme calme et réfléchi. Mais si chez les uns l'évolution sera plus tardive et brusque, chez les autres elle sera plus lente et moins sensible, à nos sens, et ils finiront tous deux par se rencontrer.

Que ce soit pour le combattre, que ce soit pour l'aimer, nul n'ignore plus l'internationalisme : il règne en maître sur nos destinées.

Jan SCHAMMELHOUT.

LE THÉATRE

A BRUXELLES

AUX GALERIES

MADEMOISELLE

Jacques Deval tenait là un sujet, assurément intéressant, mais qui eut été mieux à sa place me semble-t-il, dans le cadre du roman que dans celui d'une comédie. En effet, le personnage complexe de cette gouvernante de jeune fille le cas psychologique assez particulier qu'il présentait, demandaient une analyse minutieuse, serrée, que le théâtre, avec ses exigences scéniques, la nécessité de tout extérioriser par le geste ou la parole, ne pouvait réussir pleinement. Et puis, à l'audition de cette pièce, l'on se rend très bien compte qu'il n'entrait nullement dans les intentions de l'auteur de donner une place entière, exclusive, à son personnage central, mais bien plutôt de le faire évoluer dans un monde particulièrement vain. Aussi s'est-il plus davantage à divertir le spectateur par l'observation amusée, sans doute un peu poussée, d'une famille mondaine dont le moins qu'on puisse dire est que les membres qui la composent vivent sous le même toit. Aucune intimité, aucune communion d'âme ou de pensée, pas le moindre lien véritable entre ce père égoïste et sans autorité, cette mère frivole et bavarde, ce fils joueur et cette fille dangereusement flirteuse.

Mais, si les conditions d'existence sont différentes pour les classes de la société, les lois profondes qui régissent la vie et les instincts des hommes sont les mêmes pour tous. Et qu'une jeune fille riche, grisée par la voix et le désir d'un beau mâle de palace s'abandonne un soir sur le sable désert d'une plage à la mode, si elle n'y prend garde, le fruit de son plaisir germera bientôt en elle, redoutable comme pour une fille du peuple.

C'est là toute l'histoire de la jeune Christiane, et la cause de son désespoir, au moment où se présente Mademoiselle, sa nouvelle gouvernante. Cette femme, qui lit Bossuet, se rend très vite compte du petit drame secret qui se déroule dans le cœur de la jeune fille. De ses yeux froids, de sa voix dure, elle scrute, interroge, provoque la pénible confidence. Lorsqu'elle apprend que Christiane porte en elle l'enfant redouté, elle ne s'attendrit pas sur le sort de la jeune fille; mais une idée naît aussitôt dans son cerveau, cynique, incroyable, presque inhumaine : empêcher le suicide cette jeune fille qui, pourtant, lui est indifférente, pour que l'enfant naisse, pour le ravir à sa mère, pour l'emporter dans ses bras si vainement maternels. Car cette femme austère et sombre, cette vieille fille qui déteste les hommes, qui méprise ces gros bourgeoits dont elle vit, cette femme avare, sans cœur, sans amour sans famille souffre pourtant, depuis sa brûlante jeunesse, d'un secret désir de maternité.

Aussi n'éprouve-t-elle nulle peine à persuader ces parents imbéciles, qui ne songent d'ailleurs qu'à leurs pâles plaisirs, à leurs futiles mondanités, qu'un séjour prolongé à la campagne est nécessaire à la santé de leur fille. A peine l'enfant est-il né, là-bas, dans le secret, que Mademoiselle ramène la jeune fille à ses parents, radieuse, sans tache. Préoccupée seulement de garder l'objet de sa passion, elle pousse Christiane vers ses plaisirs anciens.

Mademoiselle peut partir, à présent, rassurée, rejoindre cet enfant qui est à elle enfin, tout à elle.

On le voit, un tel sujet, un tel personnage demandaient d'être traités avec minutie, avec amour aussi. Jacques Deval a réussi très souvent à nous émouvoir; encore qu'il préférait nous amuser. Sans doute n'a-t-il pas osé, ou voulu, scruter davantage le cœur et la chair de cette femme où coulait un torrent de dégoûts d'amertumes et de tendresse inemployée. Regrettons-le; et soyons déjà très satisfaits de ce qu'il nous a donné.

Marcelle Géniat vit et souffre le personnage de Mademoiselle en très grande artiste. La scène où, presque sans parole, elle appuie la joue contre le ventre de la jeune fille, est une des plus émouvante de la pièce.

De tels silences, de tels regards suffisent à classer une comédienne parmi les plus grandes et les plus humaines.

Marcel DEHAYE.

A PARIS

Au Théâtre de la Madeleine : *Bloch de Chicago*.

A la Comédie des Champs-Elysées : *M. le Trouhadec saisi par la débauche*.

Au Théâtre de l'Athénée : *Prière pour les Vivants*.

Paris devient de plus en plus la capitale d'Israël : tant aux Champs-Elysées qu'à Montparnasse, les terrasses sont envahies par les juifs qu'Hitler refoule et c'est *Bloch de Chicago* qui ouvre la saison théâtrale. Il paraît que cette pièce juive fut jouée pendant trois ans, sans interruption, en Amérique. C'est un spectacle de famille... j'allais dire de patronnage! Compromis entre *Le Mariage de Mlle Beulemans* et le *Secret de Polichinelle*, cette pièce qui voudrait être une étude de mœurs ne nous présente que quelques caractères violemment exagérés, dans une série d'imbroglios enfantins. Les acteurs qui s'efforcent d'avoir l'accent yidisch n'ont que l'accent belge ou auvergnat. Rosemberg et Dalio chargent les effets de rôles d'avance conventionnels. Hélène Perdière est gentille : encore n'a-t-elle pas grand'chose à dire! Ce qu'il y a de plus juif dans l'affaire, c'est d'avoir mis en avant le nom de Tristan Bernard, pour attirer le public à cette bluette inoffensive d'une brave dame américaine qui s'appelle Anne Nichols. J'espère que le grand auteur comique français est pour peu de chose dans cette adaptation dont le besoin ne se faisait pas sentir... Mais tout de même, quel humoriste, ce Tristan Bernard! Cette fois, il nous a bien eu!

M. Louis Jouvet nous réserve pour plus tard, la nouveauté. Il a rouvert la Comédie des Champs-Elysées en replantant les deux palmiers et les parterres de fleurs qui, en une série d'adorables décors, stylisent si malignement cette côte d'Azur où, saisi par la débauche, *M. le Trouhadec* promène sa pompeuse inconscience de vieillard-enfant. Thérèse Dorny, Louis Jouvet, Pierre Benoit et Le Vigan s'en donnent à cœur-joie. dans le divertissement moliérisant de Jules Romains La moindre composition de chacun des collaborateurs de ce spectacle, qu'il soit metteur en scène décorateur, comédien, auteur ou musicien, est une merveille de goût, d'intelligence et de fine moquerie.

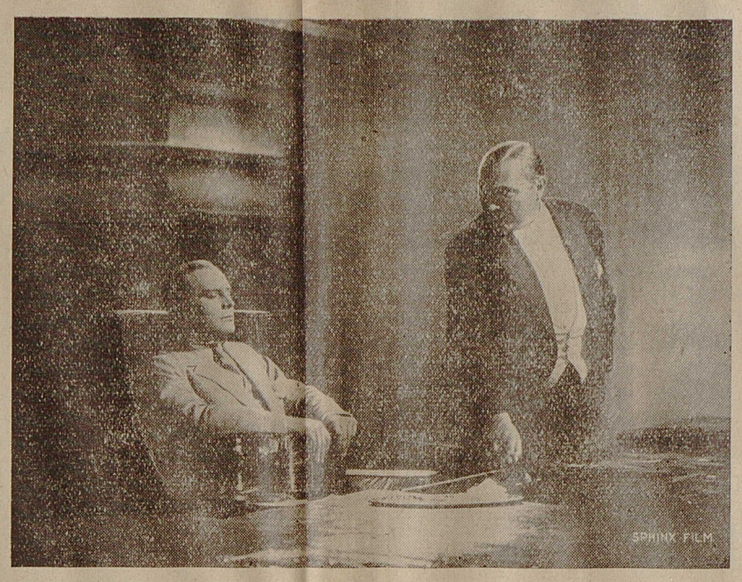
Moins artificiellement léger, moins charmant aussi est le spectacle que nous présente M. Jacques Deval au Théâtre de l'Athénée. La *Prière pour les Vivants* est une œuvre désespérante par la médiocrité épouvantablement humaine qu'elle étale avec une impitoyable crudité. On sort de l'Athénée comme d'une clinique, en aspirant au ciel libre, à l'air frais, à la santé. Pierre Massoubre, le personnage dont M. Deval nous fait assister à l'existence entière, de sa naissance à sa mort, est le type même du bourgeois moyen, inconscient de la férocité de son égoïsme, vil comme le sont la plupart des hommes, versatile et n'obéissant qu'au plaisir de l'heure, commandé par des passions sans éclat. Son père était le même avec les stigmates d'un autre temps; son fils est pareil à lui en manifestant cette mentalité identique par des actes et des gestes d'aujourd'hui. Rien ne nous est épargné, ni l'inconduite ancillaire du père de Massoubre, le fond même de sa naissance, ni son enfance insensible et sans relief, ni son initiation sexuelle, résultant d'une première trahison morale, ni l'amour de l'argent qui est le mobile de son arrivisme, ni son inconduite conjugale assez répugnante, ni sa maturité ridicule d'homme qui ne sait pas vieillir, ni ses dégradantes amours de vieillard malpropre, ni même l'insensibilité de son fils qui ébauche une intrigue amoureuse avec la dernière femme que son père aima — si l'on peut appeler amour ces petites cochonneries séniles! — sur le lit même où il mourut. Ce qu'il y a d'atroce dans la pièce de M. Deval, c'est que Pierre Massoubre n'est pas foncièrement mauvais. Il a des moments de bonté passagère, de sensiblerie. A certaines heures, il est autant l'esclave de ses attendrissements qu'il l'est de son plaisir. On l'aimerait plus sombre, plus monstrueux; on aimerait qu'il fût une exception et non point, hélas! un homme comme tant d'autres. C'est là que le pessimisme de M. Jacques Deval est peut-être excessif. On sent sa volonté continuelle de nous prouver que Pierre Massoubre est l'homme-type, l'unité humaine conforme à la masse. C'est profondément déprimant et la gêne que le public éprouve, au cours de cette pièce, dont certains tableaux sont remarquables ne vient pas seulement du fait que chacun se reconnait dans certains traits de Pierre Massoubre, mais encore qu'une telle accumulation de petites vilénies médiocres écœure jusqu'à la nausée. Par son exagération, elle dépasse et rate son but. C'est néanmoins une fort belle pièce, inévitablement inégale, mais pleine de scènes qui trahissent un homme de théâtre de grande classe. Les décors et les costumes des personnages illustrent, avec une vérité photographique, l'histoire du mauvais goût moyen de 1873 à nos jours.

Malgré son pittoresque rétrospectif, cette série d'ambiances sinistremeent bourgeoises, suffirait à écœurer. Jacques Baumer est magnifique dans le rôle déplaisant et difficile de Pierre Massoubre : il confère à cette figure pénible, une extraordinaire vérité. Yolande Laffon incarne avec beaucoup de simplicité émouvante, le seul personnage sympahique de l'œuvre et il faut détacher encore d'une nombreuse et excellente interprétation, Mlle Lucie Astor qui aurait pu se contenter d'être une jolie fille, mais compose son rôle avec une intelligence parfaite.

M. Jacques Deval, aimez un peu plus les hommes, Est-il d'assez pitoyables expériences, qu'on en puisse ramener tant d'amertume?

Lucien FRANÇOIS.

Histoire extraordinaire



Une des scènes de ce film de Richard Oswald, qui avait déjà donné le Capitaine de Koepenick. *Le présent film inspiré d'Edgar Poë est interprété par Paul Wagner.*

Le Plateau 33

Sous cette nouvelle enseigne, à la Salle Breughel, 37, boul. Em. Jacqmain, Bruxelles, les samedi 14, dimanche 15 et lundi 16 octobre, à 20 h. 30, représentations de *Frais généraux*, action dramatique de Willy Put. Le spectacle sera présenté par le poète Charles Plisnier. Renseignements : Tél. 17.87.81. Participation aux frais : 10 francs.

SPECTACLES

AU PALAIS D'ETE. — Il est rare de réunir un ensemble d'une telle variété : le programme actuel avec le célèbre clown excentrique Frank Pichel et les dix vedettes qui l'entourent remporte un véritable triomphe. Il est prudent de reetnir ses places, ce qui peut se faire, sans augmentation, en téléphonant au 12.23.94.

A LA MONNAIE. — Mercredi 11 : *Faust* Jeudi 12 : *Le Rêve*, avec M. d'Arkor. Vendredi 13 : *Le Prince Igor*. Samedi 14 : *Tannhäuser*, avec M. F. Ansseau. Dimanche 15 : en matinée : *La Somnambule*, avec Mme Clara Clairbert et M. d'Arkor, et *Gretna Green;* en soirée : *Lakmé*. Lundi 16 : *Le Rêve*. Mardi 17 : *Les Noces de Figaro*. Mercredi 18 : *Cavalleria Rusticana, Paillasse, Pâris et les trois Divines*.

50 fr.

c'est le prix de l'abonnement au ROUGE ET NOIR

jusqu'à fin 1934

LE CINÉMA

REVUE DES FILMS

CHAGRIN D'AMOUR

de Sydney Franklin

Nous n'ignorions pas que les metteurs en scène d'Outre-Atlantique excellent à nous conter des histoires trop jolies pour être belles, trop émouvantes pour être vraies. Lorsqu'il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre, comme *Back Street* ou *Arrowsmith* où la valeur humaine de l'intrigue ajoute à l'intérêt, au point d'effectuer sur nous un véritable envoûtement, nous regardons, avec un plaisir que, peut-être, nous tairons plus tard, et, ma foi, il nous arrive de verser une larme une seule... Ainsi pour *La faute de Manon Claudet*. Ainsi pour *Chagrin d'amour*.

Cela est fort bien fait, sans grande profondeur, je veux bien, mais non sans le charme d'une trop belle histoire, qu'on écoute, et qu'on oublie. Bien joué, par des interprètes intelligents qui prennent la chose au sérieux, sans doute, mais pas trop (Norma Shearer, Leslie Howard surtout).

Et tout ce romantisme naïf vaut quand même mieux que l'aggressive stupidité d'un certain « esprit français », responsable de trop de *Soirs de réveillon*, et autres triomphantes inepties.

UN CERTAIN M. GRANT

de Gerhard Lamprecht

L'indiscutable talent de Gerhard Lamprecht (il fut l'auteur d'*Emile et les Détectives)* ne réussit pas à faire passer cette histoire passablement naïve, confuse, et jouée par la troupe habituelle de la Ufa : Jean Galland, Roger Karl, et Jean Murat, chargé d'ans et sans la moindre apparence de talent.

Le même programme nous offre une exhibition (c'est le cas de le dire) de la Kazanova,, tzigane échevelée, hystérique et serpentine. Les dégâts sont purement matériels.

THEODORE ET Cie

de Pière Colombier

Ce n'est que du vaudeville, mais de meilleure qualité.

Et Raimu, déchaîné, fait passer à travers tout cela un vent de gaîté folle qui pardonne beaucoup de choses.

LE GRAND BLUFF

de Pierre Colombier

En effet. D.

N. B. — C'est par erreur que nous avons attribué, dans une précédente chronique, la parenté du film *Nu comme un ver* à Georges Lacombe Nous lui faisons nos excuses bien méritées.

C'est M. Léon Mathot qui mit en scène *Nu comme un ver :* dès lors, tout s'explique.

Cinéma ROXY

53, 55, 57, rue Neuve, Brux.

TROISIÈME SEMAINE

de l'immense succès

La Marche au Soleil

Le premier grand film sur le

NUDISME INTEGRAL.

Commenté par le

DOCTEUR VACHET.

C'est un « documentaire » de remarquable conception et dans lequel il serait vain de vouloir chercher quelque intention obscène, voire croustillante. Pas une faute contre l'esthétique n'est commise au cours de cette bande qui ne pourra provoquer nulle protestation même de la part des puritains les plus intransigeants.

Cette réalisation fidèle d'un camp nudiste permettra aux sceptiques, aux calomniateurs de se rendre compte combien leurs accusations sont mal fondées.

Le film du docteur VACHET contribuera largement à mieux fixer les idées de la masse.

On se rendra compte qu'il n'y a, dans les pratiques nudistes aucune immoralté, et que l'impression d'ensemble dégagée par ces spectacles inhabituels est une impression de beauté.

CARREFOUR

5, Place Madou, 5

Le premier film parlant Yddisch

Oncle Moses

d'après l'œuvre du grand écrivain juif SHOLOM ASCH

avec le meilleur acteur juif MAURICE SCHWARTZ

Places de 4 à 10 francs

Syndiqués (sur présentation de leur carte) 3 frs

Chômeurs id. id. 2 frs

STUDIO

PALAIS des BEAUX-ARTS.

23, rue Ravenstein.

A partir du vendredi 13 octobre 1933

et jours suivants

MAE WEST

dans

LADY LOU

SÉANCES à 2, 4, 6, 8, et 10 heures

Permanent

Le plus beau,

Le plus grand

Le plus audacieux des films sur le nudisme intégral

La Marche au Soleil

présenté et commenté en français par le Docteur VACHET, de l'Ecole de Psychologie de Paris, auteur de " La Pensée qui Guérit, L'Inquiétude Sexuelle, Remède à la Vie Moderne „.

DIALOGUE DE MINUIT

Intermède historique

— Excellence.

— Niquedouille ?

— Je viens d'en apprendre de belles, Excellence. Un ami de mon gendre qui est historien émérite m'a dit comme ça que la ville d'Arras élève ce mois-ci une statue à Robespierre. Mon beau-fils déclare que c'est un scandale et qu'on aurait mieux fait d'écharper ce misérable.

— On a fait mieux, Niquedouille. On l'a guillotiné, un soir, vers 7 h. 1/2.

— Très bien, Excellence ! Je suis sûr qu'en revenant de l'échafaud, ce soir-là, les Parisiens ont dû trouver leur Pernod tout particulièrement savoureux. « Enfin, qu'ils ont dit, on va pouvoir faire sa belotte sans crainte d'être suspecté de se moquer de la Pompadour. »

— La Pompadour, Niquedouille ?

— Oui, la maîtresse de Louis XVI.

— La Pompadour n'était pas la maîtresse de Louis XVI, Niquedouille, mais la favorite de Louis XV...

— C'est que Louis XV avait dû la céder par ordre de primogéniture à son successeur, car elle a dit à Louis XVI, un jour qu'elle était jalouse : « Puisque tu me trompes, je vais te f... en république. » Elle a même ajouté, étant très collet-monté et très pieuse comme toutes les vieilles maîtresses : « Je suis ici par la volonté de Dieu et je n'en sortirai que par la force des bayonnettes ».

— Vous confondez, Niquedouille. Ce n'est pas la Pompadour, mais Mirabeau...

— Même que Louis XVI ne trouvant pas de bayonnette à portée de sa main et voyant que la Pompadour avait la petite vérole...

— C'est Mirabeau qui avait la petite vérole, Niquedouille.

— Louis XVI a appelé sa femme de chambre. « Marie-Antoinette, qu'il a dit, reconduisez Madame !... » Alors, la Pompadour, voyant que crâner ne servait à rien a fait mine de se jeter par la fenêtre, mais, comme son amant ne bronchait pas, elle a trouvé plus sage de sortir par la porte comme vous et moi : « Sans cœur, tu as failli avoir ma mort sur la conscience ! Mais tu serais trop content, louis sans valeur, si j'abdiquais au profit d'une autre Pompadour ! »

— Marie-Antoinette, Niquedouille, n'était pas la femme de chambre de Louis XVI, mais sa propre femme...

— Qu'on dit, Excellence ! quant à moi, je me méfie des gens de cette époque qui, pour mieux cacher à la postérité ce qu'ils fabriquaient, appelaient le dimanche ventouse et le lundi nivose, de sorte qu'on ne sait jamais quel jour ils faisaient ceci ou cela. Ils supprimaient même les dates du calendrier. Je m'explique, du reste, parfaitement pourquoi. Quand leurs créanciers se présentaient avec une traite le jour de l'échéance, disons pour plus de clarté le 15 novembre 1245 par exemple, ces débiteurs qui étaient toujours fauchés parce qu'ils fréquentaient trop les clubs, les regardaient d'un air malicieux et ripostaient : « Tope-là, cher Monsieur ! Ma parole vaut de l'or. Je vous paierai, intérêt et principal, le 15 novembre 1245. Seulement, nous ne sommes aujourd'hui que le 13 frugidor de l'an III. Si vous voulez donc repasser dans 1242 années... » Ce qu'ils devaient en faire une bobine, à cette époque, les créanciers, Excellence ! Je suis sûr que c'est eux qui ont fait couper la tête à Robespierre. L'heure de l'exécution prouve d'ailleurs à suffisance leur complicité.

— L'heure, Niquedouille ?

— Oui. Sept heures et demie du soir, Excellence, pensez donc ! Généralement, M. de Paris se lève et opère de grand matin. Pourquoi fit-il une exception en faveur de Robespierre ? Je vais vous le dire, Excellence.

Depuis longtemps, Robespierre devait de l'argent à ses créanciers. Ceux-ci avaient résolu de se venger d'un débiteur aussi récalcitrant, qu'on appelait même « l'Incorruptible », parce qu'il ne se laissait pas corrompre par ses créanciers qui, autrement auraient profité de son influence politique pour obtenir par son intermédiaire certaines faveurs. vous connaissez ça, Excellence. Bref, ils étaient furieux qu'il les renvoyât toujours de ventouse à nivose. Cependant, le matin, quand ils le voyaient partir, ils se frottaient les mains, se disant : « Cette fois, Robespierre va peut-être emprunter à ses amis Danton et Moulin. Accordons-lui encore cette journée. Si, ce soir, il revient bredouille alors nous l'exécuterons impitoyablement. » Vous voyez, Excellence, qu'avec un peu de psychologie, on explique bien des choses. A quelle heure Louis XVI, lui, a-t-il eu la tête tranchée ?

— Dans la matinée, Niquedouille.

— Vous voyez ! Les rois, eux, n'ont jamais de dettes, Excellence.

— Pourtant Louis XVI...

— Avait fait des dettes à son peuple, ce qui n'est pas du tout la même chose, Excellence. Ses créanciers ne s'intéressaient pas suffisamment à lui puisqu'ils savaient que ce n'était pas lui qui les payerait. C'est ce qui l'a perdu. Ils l'ont salement lâché. Tout de même, Excellence, Robespierre n'aurait pas dû se montrer si méchant. Quel soulagement ce dut être quand on apprit que l'homme de la Terreur était mort !...

— Hélas, Niquedouille, après la terreur rouge, ce fut la terreur blanche, et puis Napoléon...

— Napoléon vint et rétablit l'ordre. Il fit même brûler Moscou parce qu'il n'aimait pas les bolcheviks. Il disait aux Français : « Fini maintenant de nous chamailler ! Nous allons taper sur les Anglais. C'est bien plus drôle. » Malheureusement, il vint à Waterloo. Ce fut sa perte. Les grognards qui savaient que Waterloo est près de la Petite-Espinette, laquelle se trouve aux portes de Bruxelles, ne voulaient plus attendre les Anglais. Ils disaient comme ça qu'on est si bien dans notre bonne ville. Tous les Bruxellois sentent dans le fond de leur cœur que telle est la vraie cause psychologique de la défaite de Waterloo, et que tout le reste, c'est des bobards. Songez, Excellence, que les grognards voyaient peut-être de loin la Montagne-de-la-Cour dorée par le soleil couchant. qu'ils entendaient sauter les bouchons des bouteilles de queuze, peut-être aussi « Le « Soir » pour demain ! » ou « caricoloo ! ». Personne ne peut résister à ça, Excellence. Les vieux grognards ont donc laissé leur Napoléon retourner tout seul en Corse pour prier Ste Hélène, ils ont nommé Manneken-Pis leur général d'honneur, pour faire rager les vieilles Anglaises ; ils se sont mariés et ils eurent beaucoup d'enfants. C'est ainsi notamment qu'est né le grand-père de M. Devèze. Aussi, quelle allure a votre collègue, Excellence ! Et M. Jaspar avec son toupet. Et vous-même, Excellence ... Depuis que je connais l'histoire de la Révolution, je trouve notre équipe ministérielle tellement martiale, tellement conquérante, tellement imposante !... Ah ! l'histoire a du bon! Quand on apprend par exemple que le cheval de Godefroid de Bouillon... Mais il se fait tard, Excellence. Je vous dirai une autre fois ce que j'ai appris à propos du cheval de Godefroid de Bouillon. C'est extrêmement réconfortant. Bonsoir, Excellence.

— Bonsoir, Niquedouille.

JANOTUS.

(N° 171). — 4e ANNEE, N° 35. 1 FRANC MERCREDI 11 OCTOBRE 1933

le ROUGE et le NOIR

VAN DER LUBBE
est-il ou non un provocateur ?

(Suite de la 1e page)

Voilà donc une première erreur rectifiée : la Commission ne s'est pas érigée en tribunal.

Deuxième erreur : elle ne s'est fait en rien l'auxiliaire de l'accusation contre qui que ce soit et spécialement n'a formulé aucune accusation contre Van der Lubbe.

Dans sa décision de Londres du 20 septembre dernier, elle caractérise objectivemeent Van der Lubbe en se fondant sur les éléments connus de sa personnalité et conclut incidemment que toutes ces caractéristiques en faisaient « la sorte de personnage qu'il serait facile d'employer comme instrument pour des actes de terrorisme ».

Dans les conclusions mêmes il est simplement affirmé qu'il n'avait aucun lien avec les autres inculpés et qu'il n'avait pu commettre seul son crime.

Je n'ai malheureusement pas sous les yeux le rapport remis à la Commission par trois de ses membres : Mme Baker-Nort, Me Branting et moi-même, à la suite de l'audition de seize témoins hollandais à Amsterdam, le 5 septembre.

Mais le texte de ce document était rédigé de telle sorte que l'on pouvait comprendre que les enquêteurs, loin d'avoir recueilli des éléments leur permettant de conclure que Van der Lubbe était un provocateur, avaient au contraire reçu des témoignages dont la concordance parfaite les amenaient à cette première impression que Van der Lubbe était un homme désintéressé qui n'avait pu agir que par conviction politique ou par entraînement sentimental (ce qui n'exclut pas l'hypothèse qu'il ait pu jouer le rôle d'un simple instrument).

Au moment où la Commission faisait siennes les déclarations de trois de ses membres, elle ignorait absolument quelle serait l'attitude de Van der Lubbe à l'audience, et le fait quelle n'ait pas hésité à révéler publiquement,quelles qu'en aient pu être les conséquences, ce qu'une enquête, forcément imparfaite, lui avait appris, montre suffisamment son impartialité.

Quoi qu'il en soit, jamais la Commission n'a exprimé, jusqu'à présent, l'avis que Van der Lubbe devait être considéré comme un provocateur.

Je vous remercie d'avance, mon cher Fontaine, de bien vouloir m'accorder l'hospitalité de vos colonnes pour rectifier des graves inexactitudes qui sont, je crois, de nature à déforcer la défense d'hommes que nous considérons comme absolument innocents.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Pierre VERMEYLEN.

Réponse à Ernestan
par Nirolis

Dans le numéro précédent, Ernestan a écrit, comme étant l'expression de sa pensée que Van der Lubbe n'est pas un provocateur. On intitulait cet article : « Une thèse nouvelle sur l'incendie du Reichstag ». Tout d'abord, sa thèse n'est nullement neuve, et se rencontre avec la pensée exprimée par le rude « Roodboek » qui fut édité par d'autres amis de Van der Lubbe à Amsterdam (Maison d'éditions internationales).

Celui qui veut ériger une thèse sur l'incendie du Reichstag doit, avant tout, posséder les éléments du sujet sur lequel il veut disserter car il est impossible de tirer de justes conclusions de faits qui ne concordent pas avec la vérité.

C'est de ne pas être d'accord avec la réalité qui caractérise pour une première fois l'assertion d'Ernestan lorsqu'il affirme qu'Hitler n'aurait pas eu besoin de l'incendie du Reichstag pour anéantir ses ennemis. Dans l'«Oberfohren document», qu'Ernestan ne peut tout de même pas avoir ignoré, il est démontré que les Nazis avaient absolument besoin de cet acte de force de la gauche afin de pouvoir réagir avec violence contre celle-ci.

C'est de ne pas être d'accord avec la réalité qui caractérise pour une deuxième fois l'assertion d'Ernestan lorsqu'il affirme que Van der Lubbe a continuellement prétendu avoir agi seul. La preuve s'en trouve dans la déclaration faite sous serment à Leipzig par le juge d'instruction Vogt, que seul se trouve dans le protocole ce que Van der Lubbe a lui-même déclaré. Dans ce protocole se trouve qu'en réponse à la demande faite par Vogt comment il lui a été possible d'allumer l'incendie de ce matériau difficilement inflammable, Van der Lubbe a déclaré : « *Cela, je ne le sais pas, vous devez le demander aux autres* ». Dans le procès, lorsque le Procureur général avait édifié la remarquable thèse que Van der Lubbe avait agi seul, Van der Lubbe déclarait (peut-être volontairement, peut-être sous l'influence d'un stupéfiant ou de l'hypnose??) : « Je l'ai fait seul ».

C'est de ne pas être d'accord avec la réalité qui caractérise pour une troisième fois l'assertion d'Ernestan lorsqu'il affirme qu'on pourrait incendier avec une cigarette mal éteinte un vieux bâtiment comme le Reichstag. Si Ernestan avait compulsé les avis des journaux officiels allemands, il aurait pu lire, que dès l'incendie, les pompiers avaient évacué dans le voisinage quelques charrettes de matières inflammables (chiffons trempés dans du pétrole, journaux imprégnés de benzine, etc.).

Voyons maintenant la nouvelle thèse.

Même si l'on est tenté de reconnaître que Van der Lubbe n'est pas un provocateur payé, même si l'on est tenté de croire qu'il avait honnêtement la conviction de commettre un acte révolutionnaire, même alors, dans le fond de cette affaire considérée *du point de vue historique cela n'a aucune importance.*

Au regard de l'Histoire ont seules de l'importance les conséquences d'un acte. Nous devons donc poser la question : « *Qui avait de l'intérêt dans l'exécution de cet acte, et contre qui se sont tournées les conséquences de cet acte?*

L'incendie du Reichstag a donné aux Nazis le prétexte souhaité dont ils avaient besoin pour amener Hindenburg et les nationalistes allemands à confier à Hitler toute la force. (Consultez l'« Oberfohren document »).

L'incendie du Reichstag fournit le prétexte pour anéantir toutes les organisations ouvrières.

L'incendie du Reichstag fournit le prétexte pour dominer plus lourdemeent encore le prolétariat allemand.

L'incendie du Reichstag fournit le prétexte à toutes les cruautés et toutes les malversations du troisième Reich.

Peut-être que cet acte n'est pas le fait d'un provocateur *conscient,* mais il devait, par les conséquences qu'il entraînait devenir une *provocation.* Van der Lubbe sera pour cela, et pour cela seulement, au regard de l'Histoire un provocateur. Ernestan et ces Messieurs du « Roodboek » *n'y pourront rien changer.*

Même si l'on ne peut, peut-être, espérer que quelqu'un comme Van der Lubbe ait réfléchi aux conséquences de son acte, même si l'on concède qu'il était quelqu'un qui voulait le bien, on pourrait tout de même attendre d'Ernestan et des autres défenseurs de Van der Lubbe qu'ils s'inquiètent dans l'établissement de leurs thèses nouvelles à qui profitent leurs écrits.

De tels agissements sont d'autant plus graves, qu'Ernestan et les autres défenseurs de Van der Lubbe savent quel dur combat doit livrer le prolétariat allemand contre la force, la terreur et le joug.

Ernestan et les autres défenseurs de Van der Lubbe doivent maintenant savoir ce qu'alors Van der Lubbe ignorait encore, c'est que les révolutionnaires allemands sont devenus les victimes de cet acte. Excuser cet acte, encore maintenant, c'est se faire les complices d'Hitler au détriment de ces victimes révolutionnaires.

NIROLIS.

Séance du 4 octobre

Réouverture de la Tribune

Il y avait salle comble, mercredi dernier, au *Rouge et Noir,* pour ce premier débat de la saison. Le sujet était de ceux qui attirent la foule et les orateurs, de ceux qui les retiennent.

Le docteur Vachet ouvrit donc ce débat sur les apparitions de Beauraing et l'attitude de l'Eglise devant les miracles. Il exposa les faits de Beauraing dans toute leur ampleur établissant un parallèle avec ce qui s'était produit à Lourdes et à Lisieux. Le psychanaliste Dugautiez apporta d'utiles précisions. M. Marcel Loumaye s'étonna du caractères des prétendus miracles alors que la clémence divine aurait à s'exercer sur un plan vraiment plus étendu et l'avocat Mallinger développant le côté juridique de l'affaire démontra en quoi elle justifierait l'intervention du Procureur du Roi.

Le débat public fut extraordinairement animé et donna matière à des interventions quelque peu stupéfiantes, telle celle de ce M. Hermans qui proposa froidement de signer une pétition aux fins de recueillir tout l'argent drainé à Beauraing pour fonder... un parti fasciste! Heureusement, d'autres orateurs fournirent des éléments plus propres à éclairer le débat et posèrent des questions très pertinentes auxquelles, pour la plupart, il fut donné réponse.

Bref, séance excellente et animée qui fait bien augurer de cette nouvelle saison.

Tribune libre de Bruxelles
LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs.
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises.— Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement est de 75 francs pour toute la saison. Ce prix est ramené à 60 francs pour les abonnements dits de famille (et ce à partir du 2e abonnement: même nom, même rue, même adresse). On s'abonne en versant la somme au C. C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

DEUXIEME SEANCE

Mercredi 11 octobre, à 20 h. 30

M. Paul RUSCART,

ouvrira le débat sur

Que pensez-vous des Juifs ?

Les Juifs ont-ils leur part de responsabilité dans l'antisémitisme? Y a-t-il un racisme et un impérialisme judaïques? Valent-ils mieux que l'impérialisme et le racisme d'Hitler? Devons-nous les combattre? Y a-t-il lieu d'établir une discrimination entre les Juifs? Est-ce leur rendre service que de les « adopter » en bloc? Oui ou non, la question sociale existe-t-elle chez eux aussi ou doit-elle être subordonnée à la question de la race? Avec ou contre les exploiteurs juifs? Qu'en pensent les «chrétiens » et les juifs exploités par leurs propres coreligionnaires?

Orateurs inscrits :

Paul RUSCART, journaliste et professeur;
Paul M.-G. LEVY, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes;
Léo MOULIN, professeur;
Charles PLISNIER, avocat à la Cour, et homme de lettres;
Jan RIJCKOORT, artiste peintre;
William VAN REMOORTEL, avocat à la Cour, secretaire de la Ligue belge pour la Defense des Droits de l'Homme et du citoyen.

TROISIEME SEANCE

Mercredi 18 octobre, à 20 h. 30

M. Paul-Henri SPAAK, député de Bruxelles,
M. Pierre VERMEYLEN, avocat à la Cour,
M. ERNESTAN, du Comité International de Défense Anarchiste.

Sur ce sujet :

Le procès des incendiaires du Reichstag

QUATRIEME SEANCE

Mercredi 25 octobre, à 20 h. 30

Grand débat contradictoire sur ce sujet :

Y a-t-il un scandale de la T.S.F. en Belgique ?

Faut-il rayer la politique des émissions radiophoniques? Que penser de la censure au micro? Les auditeurs en ont-ils pour leur argent? Etc.

Avec de nombreux orateurs

Pour suivre dans un ordre non encore établi :

Le Dr VIGDORTCHIK sur ce sujet :
LE SECRET DES BELLES VOIX.
Réponse aux théories du Dr Wicart.

A l'occasion de la Semaine du Cinéma, un débat sur:
GRANDEUR ET DECADENCE DU CINEMA.
LE VRAI VISAGE DE L'U. R. S. S.
QUE PENSER DES MOUVEMENTS DE JEUNESSES?
J. O. C. — J. G. S. — J. G. L. — J. C.
LES ORATEURS POLITIQUES DEVANT LA JUSTICE.
LE REFUS DE SERVIR.
est-il un moyen efficace pour empêcher la guerre?

Avis aux abonnés

TOUS LES ABONNES AYANT RENOUVELE LEUR ABONNEMENT SONT INVITES A RETIRER LEUR CARTE AU CONTROLE AVANT LA SEANCE.

D'AUTRE PART LES NOUVEAUX ABONNEMENTS POURRONT ETRE NOTES EGALEMENT AU CONTROLE AVANT LA SEANCE ET SONT VALABLES IMMEDIATEMENT.

Abonnez-vous sans tarder

LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST DE 75 FRANCS POUR TOUTE LA SAISON 1933-34 QUI COMPORTERA 30 A 35 DEBATS.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Commentant un écho paru dans l'*Intransigeant* nous apprenant qu'une maison d'éditions de Paris avait envoyé gratuitement des livres *(livres de faveur)* à des personnalités diverses, et surtout à des femmes tenant salon (femmes de préfets, de généraux, etc.) afin qu'elles en fassent une publicité parlée, *Toute l'Edition* s'élève vigoureusement contre une telle propagande qui ne rapporte, somme toute, qu'aux destinataires satisfaits.

OOO L'Académie de Moscou va publier une édition complète des œuvres de Pouchkine en 14 volumes. Elle comprendra ses œuvres inédites et sa correspondance.

OOO La souscription que *Comœdia* organise pour Paul Fort atteint à ce jour plus de 180.000 francs français.

Quel délice que la misère...

OOO Nous lisons dans l'*Indépendance* (belge...) la note suivante, signée Wéga :

« *Réfutant l'assertion de Bernard Shaw qu'Oscar Wilde fut un ivrogne et un escroc, M. Robert Harborough Sherard publie, en anglais, un intéressant pamphlet qui combat la thèse acariâtre de G. B. S. et de Frank Harris, G. J. Renier et consorts. La même brochure comporte également une interview prise au dit G. B. S. sur les prétendus larcins d'Oscar Wilde.* »

OOO Le journal de Victor Méric *La Patrie Humaine,* a ouvert un concours qui donne à choisir entre 18 personnages dont il a donné les biographies : « Sir Basil Zaharoff, Raymond Poincaré, Eugène Schneider, Alexandre Millerand, François de Wendel, Krupp (von Bohlen und Holbach), Gérard Giraud-Jordan, le Comité des Forges, Charles Dumont, Thyssen, Gabriel Cognacq, Robert de Rothschild, John D. Rockfeller, Sir Henry Deterding », les dix plus belles canailles de la guerre que les lecteurs devront classer dans l'ordre d'importance... Pour départager les concurrents ex-aequo voici une quesiton subsidiaire : « Quel est le plus beau crétin de la guerre? »

La chasse est ouverte! Nous aimerions cependant ajouter que pour nous le plus beau crétin de la guerre est le Capitalisme...

OOO Un certain prix littéraire le *Prix de la Paulée* est décerné chaque année à Dijon. Ce prix consiste en un don de trois cents bouteilles de vin blanc de Meursault.

C'est sans doute le lauréat qui meurt saoûl?

OOO *Médan...* Les légendes circulent : on parle, chaque année, à la même époque, de l'immortel Zola. Voici un extrait d'une lettre adressée par l'auteur de l'*Assommoir* à Flaubert, ayant rapport à la fameuse maison de Zola à Médan, que publie *Les Nouvelles Littéraires :*

« *J'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant, au bord de la Seine : neuf mille francs; je vous dis le prix pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre qui a le mérite d'être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son entourage...* »

OOO Dans le même numéro de ce journal nous trouvons une intéressante étude de Jean Cassou sur Pierre Morhange et son livre *La vie est unique* qui « *fait penser à ce moment de la poésie moderne que caractériseraient assez bien les noms d'André Spire, Charles Vildrac et Luc Durtain : à ce moment, la poésie, comme dégoûtée de l'effusion sentimentale, se replie sur les choses immédiates, se heurte avec une sèche ardeur à la dureté des détails extérieurs. Le poète, dédaigneux de son état de poète, ne veut plus voir en lui-même que ce qu'il partage avec le commun des autres hommes : l'obligation, le métier, la peine quotidienne* ».

Cette juste observation, reprise plusieurs fois au cours de l'article, conduit à cette constatation finale, logique en tout point, et que nous croyons nécessaire de retranscrire intégralement :

« *Désormais le malheur ne vient plus d'une illusion sentimentale. Il vient d'une réalité matérielle et matériellement soufferte. Il n'est que de voir ce que devient l'amour dans le livre de Morhange : non plus une chimère, ni un thème, ni une figure. Mais une présence, celle de la compagne qui aide à vivre, qui partage la peine. De même la nature, sa beauté, son charme ne sont plus objets de délectation de consolation ou d'interrogation comme dans le lyrisme égotiste, mais vérités profondes et étonnantes qui sont à portée de la main, mais dont il est impossible de jouir dignement.* »

C'est bien cette force de nouveauté qui donne toute sa valeur à la poésie révolutionnaire.

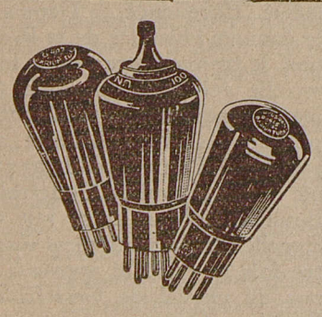
OOO Vendredi 13 octobre, à 19 heures, au poste Radio-Paris, Frédéric Lefèvre aura un entretien avec Jean-Richard Bloch qui va publier très prochainement. aux Editions Rieder, son nouveau livre *Offrande à la Politique.* Le sujet de l'entretien sera : « Romantiques ou classiques? »

OOO Notre ami Ayguesparse publie dans *Le Peuple littéraire et artistique,* du 2 octobre, une étude solide sur *Tristan Rémy et le roman populaire.*

« Le grand mérite de Rémy, écrit-il justement, c'est qu'il apporte à la littérature prolétarienne en France un élément authentiquement populaire. La chose est d'importance. Elle va sans doute permettre à cette littérature de rejoindre l'homme et d'emporter son adhésion sans laquelle elle risque fort de rester lettre-morte.

OOO La revue *Avant-Poste* prépare un important numéro spécial sur la *Question juive.* Pour tous renseignements, s'adresser à Mlle Henriette Valet, secrétaire de rédaction, 32, rue de Turenne, Paris (3e). Avant ce numéro spécial, *Avant-Poste* publiera un numéro donnant la suite de son enquête sur le fascisme et avec des réponses de Alain, André Malraux, Léon-Pierre, Quint, etc.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES



TUNGSRAM

A.H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.

AU CLUB DU FABOURG

Jeudi 12, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, Georges Pioch sur *L'Humanité en folie!* René Gérin sur *Les pacifistes son-ils hors la loi?*

Samedi 14 octobre, Cinéma Demours, 7, rue Pierre Demours, à 14 h. : Robert Lange, sur *Désarmement ou Guerre?* Edouard Pfeiffer, sur le *Pacte à Quatre,* Gabriel Cudenet, du Comité Exécutif du Parti Radical, sur *Après le Congrès radical.*

Mardi 17, Salle Wagram, à 20 h. 30 : le docteur Gaston Durville, sur *Nudisme ou Naturisme?* Mme Luc Valti sur *Les femmes de 40 ans.*